

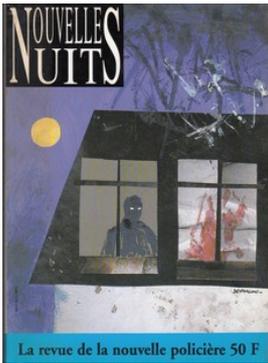


**LUIS  
ALFREDO**

**HISTOIRES COURTES**

## Sommaire

La dernière digestion .....	1
Par Saint Luc.....	4
Nuit blanche.....	11
Sexe and boum.....	14
Plane Story.....	20
Une voiture pour deux .....	23
Homicide sans raticide.....	26
Délit d`initié.....	28
L`étron Fatal .....	31
La quête .....	33
Amor.....	38
Fiction.....	42
Tueurs sans gages .....	45
Peter S. Le fou sans cœur .....	48
La tragique histoire d`Adèle H. Morris .....	50
Claustrophobie.....	53
Quatuor pour un massacre .....	55
Du rififi rue Gamm.A.....	57
Une cabine pour tout cercueil.....	59



### La dernière digestion

*Nouvelles nuits N°10*

Des vapeurs, saturées de senteurs âpres, croupissaient dans la maison. Dans cette demeure, enclave des ténèbres, l'atmosphère collante, qui flottait dans chaque pièce, engluait le moindre geste. On n'avancait pas, on piétinait dans un brouillard d'encens, dans la lumière pâlotte et vacillante des cierges.

Parfois un couinement de porte résonnait et le vent s'engouffrait dans le couloir obscur. Pendant un court instant, son souffle brassait le nuage compact et fétide qui y stagnait.

Par moments, des paroles, dévorées par la masse noire, ne traduisant aucune pensée, se propageaient sur fond de musique digestive, dans ce cloaque.

Un couple vivait dans ce trou infâme.

Un homme et une femme partageaient leur existence dans ce décor qu'ils avaient patiemment construit, qui leur plaisait, qui correspondait à leur désir intime. Ils ne se contentaient pas d'une vague vision des faits et des choses, ils agissaient, sans reniement, sans compromission, en suivant des règles strictes, conformes à leur conception du monde.

La femme, ombre décharnée, était couverte d'eczéma suintant qui conférait à son visage l'aspect d'une tomate en voie de putréfaction. Depuis plus de quatre ans, elle n'avait pas quitté l'ancre poisseuse qu'elle occupait avec son compagnon.

Ce jour-là, après le repas constitué de bouillies jaunâtres, alors que, prostrée dans un recoin de la pièce, elle marmonnait une litanie sans fin, l'ultime amarre qui retenait l'homme cassa. Sa cervelle se brisa. En une fraction de seconde, il cessa d'être un humain, il devint la folie.

Sur sa figure anguleuse, s'épanouit un sourire qu'édentaient des caries. Il avait basculé dans un ailleurs ensoleillé, sucré, où voguaient des êtres parfaits, des êtres sans visage, sans corps, des êtres purs... des idées.

Il voyait l'endroit dont ils rêvaient, vers lequel, depuis une éternité, ils marchaient. Cette vision lui procura un plaisir infini. Leur attente ne durerait plus très longtemps. Le royaume des cieux était à portée de main&nbsp;!&nbsp;!

Il poussa un hurlement.

- Nous y sommes&nbsp;!&nbsp;! lança-t-il en se levant précipitamment.

Son cri arracha la femme de la léthargie où elle flottait. Elle bondit sur ses pieds et se jeta sur lui.

- Ne m'abandonne pas ! ... Amène-moi ! ... s'écria-t-elle nerveusement.

Gentiment, un sourire tendre mais supérieur aux lèvres, il lui caressa les cheveux.

- Je ne peux pas ! ... Si je pars, je ne pourrais pas revenir te chercher ! ...

- Non ! ... Ne m'abandonne pas ! ... Amène-moi ! ... Je t'en supplie !

L'homme la repoussa légèrement et l'enveloppa d'un regard amoureux.

- Tu dois partir la première ! décréta-t-il.

Il se dégagea complètement de l'étreinte de sa compagne, lui tapota la tête avec douceur, puis, guidé par la lueur des bougies qui serpentait le long du couloir, il gagna la cuisine.

Lorsqu'il revint, il tenait à la main un couteau.

- Si tu veux venir, tu dois partir la première, dit-il.

Joyeuse, son amie se pendit à son cou. La lame du couteau lui perfora le ventre. Un bruit de pastèque écrabouillée monta dans la pièce. La lame décrivit une spirale. La peau de l'abdomen se déchira. La femme porta ses mains sur son ventre. Du sang suinta entre

ses doigts.

La bouche crispée par la douleur, elle dévisagea son compagnon, avant de baisser les yeux. Un amas de viscères sanguinolentes chuta sur le sol poussiéreux. Elle contempla, un instant, le liquide visqueux qui s'écoulait le long de ses jambes, puis, le regard vide, elle s'abattit sur le plancher.

Des larmes ravageaient sa face terreuse. Elle était partie depuis une heure ; depuis une heure, elle était là-bas, et depuis une heure, il attendait que la route s'ouvre de nouveau.

Le chemin s'était refermé ! ... La vision avait disparu ! ... On ne voulait pas de lui ! ...

Son regard tomba sur le corps de son amie. Elle gisait dans un coin de la pièce, l'estomac répandu sur le parquet, les cheveux baignant dans une mare de sang.

Lentement, il se redressa, puis, se penchant sur la dépouille de sa compagne, l'attrapa par les chevilles, tracta le cadavre jusqu'à l'escalier qui conduisait à l'étage et au grenier, creusant, derrière lui, dans la poussière et la crasse qui couvraient le sol, un long sillon de sang.

Au souffle rauque et asthmatique de l'homme répondaient les chocs sourds et réguliers du crâne de la femme contre les marches.

Il embrassa du regard la pièce dans laquelle il venait de pénétrer, puis il saisit le cadavre par les aisselles, le souleva et le déposa sur l'établi.

Il quitta son atelier, s'arma d'une vieille serpillière et lessiva, rapidement, la salle à manger, le couloir, et l'escalier.

La scie circulaire hurlait, l'hémoglobine et la chair broyée giclaient le long de ses bras, sur son torse, son visage. Il avait extrait, un à un tous les organes, les avait abondamment nettoyés à l'eau fraîche avant de les disposer dans des plats à four en aluminium. Maintenant il débitait, en tranches fines, le cadavre. Subitement, alors que l'acier attaquait le bassin, la scie émit une plainte stridente. La lame se bloqua. Il désengagea légèrement le corps. La lame reprit sa rotation. Il reçut un débris d'os dans l'œil.

Il ne restait plus sur la table que le crâne de son amie.

Il observa un long moment la tête sans vie de sa compagne. Que devait-il faire des cheveux et des yeux ?

Il décida de la scalper. Armé d'un cutter, il incisa le cuir chevelu et tira dessus de toutes ses forces. La peau demeura collée à l'os, le crâne glissa entre ses mains, tomba par terre et roula sous une chaise. Il regretta de ne pas avoir commencé par les yeux.

A l'aide d'une petite cuillère, il énucléa les yeux et cura avec soin les orbites.

Les globes oculaires rejoignirent le scalp, qui baignait dans de l'essence au fond d'une boîte de biscuits en fer.

Les jours et les nuits s'étaient succédés sans qu'aucune vision ne vienne en rompre la monotonie, ne vienne faire renaître l'espoir.

Assis sur une chaise de la cuisine, il fixait, silencieux, la lumière du four.

Il disposa, rapidement sur la table, une assiette, un couteau, une fourchette et un verre, puis, la main protégée par un torchon, il sortit du four le plat où mijotaient des morceaux de viande bouillie.

Il expédia en quelques minutes son repas. La viande était fade, avec un arrière goût aigre. Il haussa les épaules. Demain, il mangerait de la cervelle.

Les premiers malaises se firent sentir peu de temps après.

Brusquement, alors qu'il rêvait de sa compagne, la pièce se mit à tourner violemment, et son corps se couvrit de sueur.

On l'attendait. La route des cieux s'ouvrait. Il profita d'un court répit pour gagner son lit.

Il tremblait convulsivement, s'agrippant aux draps de sa couche comme à une bouée de sauvetage. Mais tels ceux qui, perdus en haute mer, s'accrochent à un frêle flotteur, il se sentait happé, inexorablement, par les abîmes.

Les pores de son épiderme, dilatés jusqu'à la déchirure, crachaient leur jus aux relents d'urine ; un filet verdâtre et ininterrompu de vomis s'écoulait de sa bouche entrouverte, et, émergeant, de temps à autre, de son ronflement catarrheux, un bruit de siphon d'évier aux prises avec la soude se faisait entendre. Ses intestins se vidaient.

Il se décomposait. Il expulsait, par tous les orifices, les larmes, la sueur, les vomissures, les excréments... la pourriture qui le bouffait.

Après un ultime spasme, il hoqueta et dégorgea pour la dernière fois.

Son corps retomba au milieu de la flaque de vomissure et d'excréments que son lit ne pouvait plus éponger.

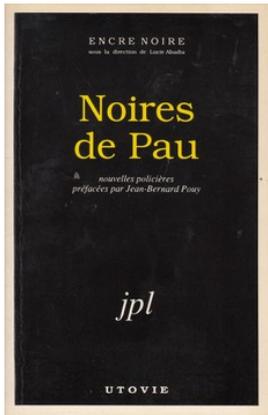
Huit jours plus tard, à cause de la puanteur intenable qui s'échappait de la maison, un voisin découvrit le mort.

Le légiste conclut à un décès par intoxication alimentaire.

- Une affaire banale ! lança le commissaire René Charles de Villemur.

Michel Leclair, le médecin légiste, lui répondit avec une pointe de raillerie :

- Oui ! ... Sauf que les dizaines de plats que nous avons trouvées dans le congélateur regorgent de chair humaine !



### Par Saint Luc

*Noires de Pau n°1 Editions d'Utovie*

Les stridulations du téléphone réveillèrent Aimé Joseph, alors qu'il se débattait au milieu d'un océan de livres qui menaçait de l'engloutir. Le corps couvert de sueur, il se dressa d'un coup et décrocha le combiné qui reposait sur le chevet.

- Commissaire ?...lança son adjoint Etienne.
- Oui... marmonna-t-il.
- On a de gros ennuis !...Des gosses ont découvert un cadavre !... un cadavre de femme !...
- Un cadavre de femme !...
- Le corps flotte dans le lavoir du Hédas... D'après les premières constatations du légiste, il s'agit d'un meurtre !...
- Dites au légiste de ne toucher à rien !... J'arrive !...
- J'ai déjà envoyé une voiture vous chercher...

Aimé reposa le combiné sur son socle, contempla un moment l'ébonite crème, puis ferma les yeux. Depuis combien de temps n'avait-il pas été confronté à un crime ? Depuis une éternité !

Aimé gagna la cuisine et se confectionna un café. Il fixa, un moment, le coin de ciel gris qui se découpait dans la fenêtre. Comme tous les ans, à pareille date, le salon du livre ouvrait ses portes. Cinq ans plus tôt, ce même jour, lors d'une conférence autour d'un auteur en vogue, sa femme avait rencontré l'attaché de presse avec lequel elle vivait depuis.

Le commissaire Aimé Joseph descendit prestement du véhicule de police qui s'était garé sur le parking Récaborde, parmi la dizaine de voitures de la rue O'Quin. Ses yeux parcoururent les hautes façades lépreuses, percées de fenêtres aux volets blanchâtres, qui telles des murailles ceinturaient le ravin du Hédas, cet ancien cloaque miséreux, devenu, au fil du temps, le rendez-vous de tous les noctambules. Une sensation désagréable, matissée d'un zeste de claustrophobie et de dégoût, l'envahit. Il frissonna.

Aimé salua d'un geste les collègues qui s'affairaient fébrilement aux alentours du lavoir, à la recherche d'indices.

- Vous avez déniché quelque chose ? demanda-t-il à l'un d'eux.

Ce dernier haussa les sourcils et secoua la tête.

- Par ici commissaire !... lui indiqua Etienne qui l'attendait devant les marches du lavoir public.

Aimé dégringola l'étroit escalier et pénétra dans le lavoir, où une étrange odeur de savon l'enveloppa.

Un corps de femme surnageait dans l'eau verdâtre du bassin, au milieu de petits buissons verts. Il gisait, quasi immobile, comme figé par la riçure, entre les reflets lumineux des fenêtres qui trouaient les murs de la bâtisse.

Il observa la morte: elle était vêtue d'une robe noire et courte, ceinturée à la taille. Puis, il désigna les boules de verdure qui l'entouraient :

- De quoi s'agit-il ?
- De gui...

Surpris, il posa ses yeux sur Etienne avant de les reposer sur le cadavre qu'un léger ondoisement de l'eau poussait vers la margelle. Une boule de gui s'accrocha aux jambes gainées de gris. Une autre s'emmêla à la longue chevelure blonde.

- Salut Aimé !

- Salut toubib !... Tu avances l'hypothèse d'un meurtre...

- Oui... J'ai examiné le corps et je pense que cette femme a été empoisonnée... On l'a remis dans le bassin... Comme tu l'avais réclamé...

Aimé haussa les épaules, il n'avait jamais demandé pareille absurdité ! Il avait juste dit : " qu'on ne touche à rien "... ce qui ne signifiait pas la même chose !

- Je te fais parvenir mon rapport dans la journée...enchaîna le légiste

- Sur cassette audio, s'écria Aimé, avant d'ajouter : tu connais mon aversion pour la chose écrite.

D'évidence le crime n'avait pas été commis dans le lavoir, alors pourquoi l'assassin y avait-il déposé sa victime ?... Et que signifiaient ces boules de gui ?... Cette affaire puait.

- Vous pouvez évacuer le corps... décréta-t-il avant de préciser à l'adresse d'Etienne : je rentre à pied au commissariat... dès que nous aurons tous les rapports, nous pourrons commencer la tournée des relations de la victime...

Une heure après son arrivée au commissariat, qu'une agitation peu coutumière avait envahi, Aimé Joseph reçut le rapport de l'identité. La morte s'appelait Véronique Chaula, célibataire, âgée de vingt-sept ans, elle résidait cité des Lilas et travaillait comme vendeuse chez Vogue.

D'après les premiers éléments recueillis auprès de ses voisins, elle vivait seule et personne ne lui connaissait d'ami attitré. On la décrivait comme une personne sans histoire.

Aux alentours de treize heures, alors qu'il réintérait son bureau, après avoir déjeuné dans une brasserie tranquille de la place des Acacias, Aimé trouva sur son bureau le rapport, sur cassette audio, du médecin légiste :

" Les analyses biologiques que j'ai pratiquées sur le corps de la victime ont révélé la présence massive d'aconitine dans le sang, un alcaloïde qui, à forte dose, entraîne la paralysie des muscles respiratoires et la mort par syncope(...) L'auscultation du cadavre m'a permis de conclure d'une part que le poison a été administré à la victime par injection sous-cutanée, en d'autres termes que l'arme du crime est une seringue; d'autre part, que l'heure de meurtre se situe autour de minuit(...) Les divers prélèvements que j'ai effectué sur les vêtements de la victime, ainsi que l'état du cadavre me permettent d'affirmer que la dépouille n'a été jetée dans le lavoir que trois heures plus tard... "

Aimé Joseph pressa le bouton stop du magnétophone.

Un empoisonnement par injection !... Un meurtre où l'arme du crime est une seringue !... Et a quoi rythmaient les boules de gui ?...

Aimé se redressa nerveusement, enfila son manteau et mit le cap vers le magasin de prêt-à-porter pour homme Vogue.

Deux heures plus tard, au terme d'un interrogatoire, aussi vain que fastidieux, des collègues de travail de Véronique Chaula, Aimé réintégra son bureau afin d'y faire le point en compagnie d'Etienne, qui, pour sa part, avait approfondi l'enquête de voisinage.

L'inspecteur n'étant pas encore revenu, il se résolut à décacheter son courrier : besogne exaspérante, puisqu'elle se concluait inévitablement par une séance de lecture.

Il déchira une enveloppe blanche au format d'une carte de voeux.

Son coeur bondit.

" A l'heure actuelle, vous avez certainement découvert ma première " Baigneuse ".

J'espère que vous avez été sensible à la composition florale de cette aquarelle.

Sachez que l'égrainage de mes " Baigneuses ", vecteurs de l'infection, de la gangrène, va cadencer, jusqu'à la dernière lettre, les matinées paisibles de notre bonne vieille ville phallique qui, telle une signature, paraphera mon oeuvre purificatrice. "

Ce fut à six heures du matin que les éboueurs découvrirent le second cadavre.

La victime, une jeune femme de trente et un ans, vendeuse chez Homme, avait été assassinée par une injection massive d'aconitine. Son corps avait été, ensuite, jeté dans une des poubelles municipales de la rue de L'Isly et recouvert de boules de gui.

A son retour des interrogatoires des proches de la victime, Aimé Joseph trouva, au milieu de son courrier, une enveloppe identique à

celle de la veille.

Il la décacheta nerveusement.

" L'Isly rivière du Maroc oriental, sous affluent de la Tafna. Victoire de Bugeaud sur les Marocains.

Seconde victoire sur la contagion, seconde ablation et toujours la même composition florale...

Je la baptise : " La Baigneuse au griffon "

Quel lien existait-il entre ces deux femmes ? Apparemment aucun, mis à part leur profession.

Dans la nuit qui suivit, les contrôles d'identité furent renforcés et il fut procédé à plus d'une centaine d'interpellations. Pourtant, juste avant que le jour ne se lève, un nouveau cadavre féminin fut ramassé aux Allées Paul Valérie.

- Qui a découvert le corps ? demanda précipitamment Aimé Joseph.

- Ce Monsieur... lui indiqua Etienne.

Aimé considéra l'homme en question : un type maigre, d'une quarantaine d'année, au crâne légèrement dégarni, arborant une moustache drue et une paire de lunettes sans monture.

- C'est vous qui avez découvert le corps ?

L'homme hocha la tête.

- Vous vous appelez ?

- George Karaman...

Aimé jeta un oeil impatient sur sa montre, puis il enchaîna :

- Puis-je savoir ce que vous faisiez ici à cette heure ci ?

- Je me promenais... J'aime bien me promener dans le parc Beaumont au petit matin... autour du lac, le long de la cascade... je m'assois au centre du théâtre de verdure et je capte la lumière qui joue entre les branches des arbres...

Le jour ne se lèverait que dans une heure ! Aimé se détourna de l'homme. Un assassin névropathe suffisait amplement à ces emmerdements, inutile d'y ajouter un témoin toqué ! D'autant plus que la tournée des proches de cette nouvelle victime l'attendait et qu'il souhaitait s'entretenir au plus vite avec un médecin de l'hôpital psychiatrique...

- Tenez-vous à notre disposition... Mon adjoint recueillera votre déposition.

Le lendemain, toute la presse locale titrait sur ce troisième meurtre. La République des Pyrénées, probablement impressionnée par le fait que l'assassin parsemait les corps de ses victimes de gui, barrait sa manchette de lettres énormes, deux fois plus grandes que pour la victoire de l'équipe de basket : " Serial Killer : Le Druide tue de nouveau "

Le regard d'Aimé se décolla de la pile de rapports qui encombraient son bureau pour se porter sur la petite enveloppe qui était posée devant lui. Un nouveau message du tueur...

" Valéry Paul né à Sète, port de la Méditerranée.

Cet éternel chercheur de l'unité créatrice de l'esprit aurait été sensible à la " Baigneuse blonde " dont je viens d'honorer l'allée que lui a dédiée cette ville, ce cloaque infectieux !

Celle-ci clôture la première partie de mon alphabet. "

Aimé s'avança jusqu'au plan de la ville, punaisé au mur, et marqua d'une croix rageuse les rues où avaient été découverts les cadavres.

Le tueur les choisissait-il au hasard ?

Au terme de deux jours de répit, celui que la presse surnommait le Druide se remit à l'ouvrage.

Il assassina en premier une des vendeuses du magasin de prêt à porter masculin Au Grand Méchant Look et abandonna son cadavre rue Sully sur la terrasse d'un restaurant saisonnier. Sa cinquième victime, une vendeuse, elle aussi, fut retrouvée rue Clémence Isaure. Quant à sa sixième proie elle fut découverte au nord de la ville, rue des Druides, adossée au mur d'une villa, au milieu, elle aussi, d'un parterre de gui.

Comme lors de la première série de meurtres, Aimé Joseph reçut, chaque matin, un message du meurtrier :

" Sully, né dans l'Ile-de-france, dota le pays de canaux.

Je lui offre cette " Baigneuse se coiffant " et vous souhaite une bonne journée ! "

" Isaure, fondatrice des jeux floraux, emblème de notre ville.

Aurait-elle été sensible à cette " Baigneuse endormie ", seconde lettre de mon alphabet rédempteur. "

" Druides, pseudonyme dont la presse m'a affublé et que je reçois telle une distinction.

Que faisaient les druides ? Cueillir le gui, débarrasser les arbres de ce parasite, de ce poison qui croît sur les branches des poiriers, des pommiers... des arbres de vie !

En quoi consiste mon oeuvre ? Je débarrasse nos rues de ces germes infectieux, de ces femmes ensorceleuses, aux mains sataniques, aux doigts effilés... Je les mue en " Baigneuses ".

Demain, vous comprendrez !... Mais il sera trop tard ! Car, demain, s'achève ma cueillette, et demain : Au gui l'an neuf, je signe, vous offre ma " Nature Morte " et deviens immortel... A demain pour notre dernière rencontre ! "

- Nom de Dieu ! hurla le grand patron, six cadavres en huit jours !... C'est pire qu'à Chicago !... Le préfet, le ministre, les journalistes... les commerçants... Tout le monde me téléphone pour m'engueuler !... Savez-vous combien les renseignements généraux ont dénombré de journalistes dans notre ville ?... Cent cinquante !... Cent cinquante journalistes... dont une soixantaine d'étrangers, vingt-cinq équipe de télé... Pau est devenue, en l'espace de quatre jours, le centre du monde !

Aimé Joseph contempla son supérieur sans piper mot. Ce n'était pas le moment de parler !

- Où en êtes-vous de votre enquête ?

Aimé gonfla ses poumons et leva ses yeux vers son patron qui venait de se dresser derrière son bureau.

- Nous ne possédons aucun indice, aucune piste...ce type tue au hasard, sans mobile...

- Sans mobile !... Au hasard !... Vous plaisantez !... Il ne tue que des vendeuses !... Vous appelez ça le hasard ? Et vous pensez que sa haine des vendeuses n'a pas de mobile ?

- Certes... mais lorsque je parle de mobiles, je sous-entends des mobiles rationnels, or, ce n'est pas le cas... c'est un fou !

- Alors enquêtez chez les fous !

- Je me suis fait communiquer la liste de tous les internés... Nous avons interrogé une dizaine de médecins du centre ainsi que toutes les personnes qui sont suivies à domicile...

- Et vos indices ?

- Nous avons secoué les puces de chacun d'eux... Nous avons interpellé une trentaine de drogués notoires... on ne compte plus les truands, en tout genre, que nous avons appréhendé... Je vous répète que nous n'avons aucun indice.

- Aucun indice ! Et les boules de gui... C'est quoi ça !

- Un message... Un message que ce fou nous envoie...

Sourd à l'agitation qui régnait dans les couloirs, Aimé regagna son bureau, et s'assit derrière sa table, qui croulait sous les rapports écrits provenant des divers laboratoires de la police scientifique.

Qu'est ce qui poussait ce type à tuer des vendeuses de vêtements ?

" La haine meurtrière qu'il voue à ces femmes exprimait la nature irrémédiable des reproches qu'il nourrit à leur égard : il les tient pour coupables de faits tragiques " lui avait expliqué un des multiples psychiatres qu'il avait auditionné.

Aimé ferma les yeux.

Mais de quels faits impardonnables s'agissait-il ?

" N'importe quoi, un détail, un geste anodin... "

" Demain vous comprendrez... Mais il sera trop tard ! Car demain s'achève ma cueillette, et demain : Au gui l'an neuf, je signe, vous offre ma " Nature Morte " et deviens immortel... A demain donc pour notre dernière rencontre ! "

Demain... demain est aujourd'hui.

Cette nuit, ce malade commettrait son dernier crime ! Du moins l'annonçait-il, et il n'y avait aucune raison d'en douter !

Aimé grimaça. C'était sa dernière chance de le coincer, avant qu'une nouvelle crise de démence ne le conduise à récidiver.

Mais comment faire pour l'identifier ?

Il scruta fébrilement le plan de la ville. Celui-ci s'ornait maintenant de six croix rouges : Hédas, Isly, Valéry, Sully, Isaure, Druides.

Ce type avait-il choisi ces rues au hasard ? C'était peu probable ! Un meurtrier qui utilise une seringue en guise d'arme, qui recouvre

ses victimes de gui, qui écrit le lendemain de chaque crime à la police et qui baptise ses victimes " baigneuses ", ne laisse pas le hasard le guider quant au choix des rues où il dépose les corps !

Malgré sa répulsion pour la chose écrite, Aimé avait dû compiler, en huit jours, des centaines de pages, lire et relire des dizaines de fois les lettres du tueur, à tel point qu'il les connaissait par coeur !

Il se fraya difficilement un chemin parmi la foule dense des quidams qui remontaient la rue Serviez alors qu'il la descendait.

Des magasins !... Cette rue dégorgeait de magasins de vêtements !...

Il ne tuait que des vendeuses de vêtements pour hommes... Uniquement pour hommes...

Il pénétra dans la première boutique venue. Immédiatement, il fouilla le local des yeux, à la recherche d'une vendeuse... d'une future baigneuse... d'un vecteur de l'infection...

Son regard se posa sur une rousse... une fausse rousse... Une grande fille, vêtue de noir... aux habits moulants...

- Que puis-je pour vous, Monsieur ?

- Rien... Je regarde...

- Et bien je vous laisse faire...

La femme s'éloigna vers un autre client, vers une autre proie... Elle lui parla... Il lui répondit... Elle rit, d'un rire cristallin... stupide... dangereux... ensorceleur... satanique.

L'homme pénétra dans une cabine d'essayage. Deux minutes plus tard, il en ressortit en ayant enfilé un pantalon... un pantalon trop long...

La vendeuse s'accroupit à ses pieds... Elle saisit le revers de pantalon... le plia... Ses doigts sataniques, effilés, propagateurs de la contagion, enfoncèrent, dans le tissu, des aiguilles... L'homme sursauta... Elle venait de le piquer !... de le piquer avec une aiguille !... Une seringue !...

- Nom de Dieu !

Dans le magasin, tout le monde se figea.

- Ce n'est rien... ne vous inquiétez pas !... hurla Aimé Joseph, en exhibant aussitôt sa carte de police.

Et il sortit promptement dans la rue, qui, imperturbable, charriait le badaud par vagues compactes. Nerveusement, planté au milieu du trottoir, il plongea sa main dans la poche de sa veste. Il sortit son chéquier et inscrivit au dos de celui-ci la première lettre du nom de chaque rue où avait été trouvé un corps.

- Nom de Dieu !

Il ne se trompait pas ! H.I.V, SID...

Quelle lettre manquait-il, à ce que le déséquilibré appelait son alphabet rédempteur, sinon le A ?

- Je ne sais pas !... Peut-être se figure-t-il avoir chopé le SIDA lors d'un essayage !... Parce qu'une vendeuse l'a piqué avec une aiguille !... Peut-être n'est il même pas atteint du SIDA!...

- Et il tuerait les vendeuses pour se venger !... Votre explication est quelque peu farfelue... murmura le grand patron.

- En effet... mais nous sommes aux prises avec un taré !... et tout est possible !... C'est probablement notre dernière chance de le chopper !

- Et si vous vous trompez ?... Vous rendez-vous compte de ce que vous demandez ? Mettre 115 rues sous surveillance !... Mais nous ne disposons pas d'assez d'hommes !

- Je ne me trompe pas !... Il faut mettre toutes les rues de l'agglomération, dont le nom commence par un A, sous surveillance... Téléphonnez au ministre... faites appel à l'armée !

- Vous avez perdu la raison !

Sans but, pour se calmer, il traversa la ville à grandes enjambées. Ses pas le conduisirent jusqu'à la cathédrale, qu'il laissa aussitôt derrière lui. Parvenu devant la station du funiculaire qui surplombait le Gave, il stoppa sa course et observa un des wagons bleus qui descendait, pendant que l'autre gravissait la pente. Ses yeux se posèrent sur les toits luisants des bâtiments de la gare qui s'étaient en contre bas... Dans le ciel, un nuage poussé par le vent, démasqua le soleil... Le rayon lumineux percuta les toits des entrepôts de la SNCF... Il scruta l'horizon... La lumière...

Brusquement, il pivota sur ses talons, et, comme à la recherche d'un élément capital, il détailla les façades cannoises du boulevard des Pyrénées.

- Nom de Dieu!... éructa-t-il et, sans prêter la moindre attention à la statue d'Henri IV, ou pour le kiosque à musique en fer forgé, il traversa, de nouveau, au pas de course, la place Royale.

Il déboula, tel un fou, dans la librairie de la rue de Foix. Ses yeux sautèrent de présentoir en présentoir... Un vent de panique l'enveloppa... Les murs vomissaient des tonnes de livres.

- Vous désirez ? s'enquit le patron de la librairie.

- Consulter un livre... un livre sur l'histoire de la peinture !... bégaya Aimé en brandissant sa carte de police.

Le patron s'avança vers une étagère pour en extraire un ouvrage qu'il lui tendit aussitôt. Aimé le saisit fiévreusement, l'ouvrit et se mit à tourner les pages :

" Le Fauvisme... Le pointillisme... L'Impressionnisme... Le Surréalisme... "

Ses yeux couraient le long des mots, au hasard, sans lire... " Les baigneuses ", c'était une toile d'un peintre Impressionniste... Mais de quel peintre ?

" Les impressionnistes isolent un seul élément de la réalité -la lumière- pour interpréter la nature dans son entier. "

Aimé leva les yeux au plafond.

" A demain donc pour notre dernière rencontre "... " La lumière. "

Il avait rencontré l'assassin !...

" La lumière "...

Qui lui avait parlé de la lumière ?... Il ferma les yeux... Les visages de centaines de personnes, qu'il avait interrogées, défilèrent devant lui...

- Nom de Dieu ! hurla-t-il, en balançant le livre sur un présentoir : Le téléphone !... Il faut que je téléphone !

Il lui fallut trois minutes, trois minutes durant lesquelles il trépigna d'impatience, avant d'obtenir, son adjoint à l'autre bout du fil.

- Etienne !... Vous prenez dix hommes avec vous et vous foncez chez Karaman... Le type qui a trouvé le corps de la troisième victime... Pour l'interpeller !... Filez-moi son adresse !... je vous y rejoins directement !...

Lorsque Aimé débarqua chez Karaman, ce fut pour apprendre que celui ci avait filé bien avant l'arrivée d'Etienne.

- Merde !... éructa-t-il, puis il enfila le couloir de l'appartement, jeta un oeil sur les reproductions de toiles impressionnistes qui le tapissaient, avant de s'immobiliser et de lâcher, en faisant face à son adjoint : Lancez un mandat d'arrêt contre ce type...

- Vous croyez que c'est l'assassin ?

- Je ne sais pas...

Il localisa un flacon de médicament posé à coté du téléphone :

- Quoi qu'il en soit ce type consomme de l'AZT...

- Cela ne prouve rien ! commenta Etienne.

- Je sais... grommela Aimé en haussant les épaules.

Quelques instants plus tard, l'inspecteur, parti explorer la salle de bain, bondit dans le couloir en brandissant une dizaine de seringues.

- Putain !... C'était lui !...

C'était lui, et il venait de prendre la fuite.

- Au boulot !... Soulevez tous les tapis !... Défoncez le plancher... Nous devons trouver des indices... des indices pour l'arrêter avant cette nuit... avant qu'il ne tue de nouveau !... Je contacte le grand patron... J'espère que nous disposerons d'assez d'hommes pour placer sous surveillance toutes les rues dont le nom commence par un A !...

Aimé composa le numéro du commissariat Son regard se fixa sur une des reproductions d'impressionnistes... Les murs du couloir en étaient recouverts... de ses peintres qui cherchaient la lumière...

Il se figea.

" Les Baigneuses "... Une série de toiles de Renoir !

Il obtint sa communication au même instant que ce souvenir d'ex homme lettré s'imposait à lui.

- Existe-t-il une rue ou une place Renoir dans la ville ? demanda-t-il aussitôt à son supérieur.

- Une rue Renoir ?

- Oui... Renoir !... C'est dans cette rue que le tueur déposera le corps de sa dernière victime...
- Mais vous parliez d'une rue commençant par un A !... ricana son patro

Aimé l'interrompit.

- Je m'étais trompé... enfin presque... Renoir !... Le peintre !... Auguste Renoir !... l'appartement de ce type est couvert de copies de ce peintre !
- Parce que vous l'avez identifié ? s'étrangla le patron.
- Oui... Mais il a pris la fuite !

Subitement, des phares trouèrent la nuit opaque et froide.

- Le voilà !... s'écria Etienne qui, en compagnie d'Aimé, surveillait la rue Auguste Renoir depuis plus de cinq heures.
- Du calme... rien ne prouve que ce soit notre homme ! riposta le commissaire, mais il lança, malgré tout, dans la radio : Vérifiez à qui appartient cette voiture et tenez-vous prêt.

La voiture s'avança lentement jusqu'à mi rue, puis se gara le long du trottoir.

Le moteur se tut.

- Qu'est ce qu'il fout ? s'étonna Etienne.
- Je ne sais pas...

" Il s'agit bien de la voiture du suspect... " énonça une voix sortie de la radio.

Le tueur utilisait son automobile... Il coupait le moteur... A quoi rythmait ce micmac ?

- Que fait-il ? demanda Aimé à Etienne qui observait le véhicule à l'aide d'une paire de jumelles à infrarouge.
  - Rien... Il est assis... immobile... A croire qu'il dort...
  - Nom de Dieu !... On intervient !... immédiatement !... hurla, dans la radio, le commissaire à l'adresse de tous ses hommes disséminés dans des véhicules le long de la rue :
- " demain... je vous offre ma " Nature Morte " "

Un concert de crissements de pneus envahit la rue... Des cris retentirent... Mais il était trop tard, le tueur était devenu " immortel ".

Aimé longea le restaurant " A la gousse d'Ail ", jeta un oeil distrait sur la façade couverte de bois vert de la salle de sport du Hédas et enfila l'étroit boyau Parentoy.

Le tueur à la seringue s'était suicidé, impunément, d'une injection d'aconitine... Impunément, puisque il avait été incapable de le stopper...

Au milieu de la venelle, juste avant de franchir le portail de fer blanc, et de s'engouffrer dans le court tronçon coudé qui progressait sous de hautes bâtisses, il marqua le pas. Non pas parce que la volée de marches qu'il venait de gravir l'eut essoufflé, mais parce qu'il n'avait plus envie d'aller de l'avant.

Pourquoi n'avait-il réussi à percer les mobiles du tueur qu'au dernier moment ?

Les paroles d'une chanteuse de Jazz lui traversèrent l'esprit : " Même les chiens ne m'aiment pas ". Lui, il n'aimait même pas les chiens.

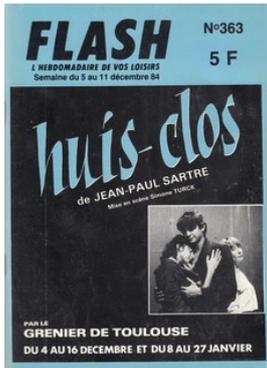
Il remonta le col de son manteau, fixa le lierre qui couvrait le sommet de l'une des parois du passage et reprit son ascension.

Parce qu'il s'était noyé sous les rapports écrits, parce qu'il ne s'était pas laissé guider par ses intuitions !

Il ne tenta même pas de déchiffrer le tag qui ornait un des murs, et déboucha dans la rue des Cordeliers. Il embrassa du regard l'enfilade d'étals de vêtements ou de chaussures qui avaient envahi la rue semi piétonne.

Il se fraya un chemin parmi la foule dense des quidams. Subitement, il eut l'impression que quelqu'un l'observait. Il pivota prestement sur ces talons. Ses yeux tombèrent sur une vieille affiche municipale qui annonçait la tenue du Salon du Livre de Pau. Il détourna la tête en haussant les épaules.

Lorsqu'il arriva rue O'Quin, il avait chassé de son esprit le souvenir de sa femme.



### Nuit blanche

*Flash (Toulouse) n° 363*

Sous un soleil torride, la ville sommeillait au bord du fleuve asséché.

L'astre atteignait son zénith quand Madame Nathalie Fauvette s'engagea, sur sa vélo, dans l'étroite rue du Bar. Fendant les vapeurs de goudron qui stagnaient entre les bâtisses, elle avançait lentement. Et le clapotis de l'asphalte, qu'elle arrachait à la chaussée, semblait engluer sa bécane.

Le front ruisselant de sueur, son léger chemisier collé à la peau, elle pédalait mollement, dévoilant à chaque tour de roue, ses cuisses brunes et fermes.

Il ne lui restait plus qu'une centaine de mètres à parcourir avant d'arriver chez elle.

La première chose qu'elle ferait, en refermant la porte de son domicile, serait de quitter ses vêtements détrempés et puant les vapeurs d'essence ; la deuxième, serait de plonger dans l'eau du bain ; ensuite elle avalerait une grande chope de café glacé.

Elle haussa les épaules. Peut-être se dévêtirait-elle dans le bain tout en sirotant son café ? Peu importe ! Pourvu qu'il ne manque rien !

Elle poussa fort sur les pédales. Sa jupe remonta jusqu'à la lisière de son slip blanc.

Trop absorbée par son effort et ses pensées, Madame Nathalie Fauvette ne remarqua l'estafette, qui démarra juste après son passage, que lorsque celle-ci klaxonna.

Elle serra le trottoir. Le véhicule la dépassa lentement. Le chauffeur, les yeux rivés sur le rétroviseur, se léchait les lèvres. Devait-elle y voir la manifestation de sa libido ou l'expression de son combat contre la sueur qui perlait sur son visage ?

Elle baissa ses yeux. Son regard tomba sur ses cuisses que sa jupe courte ne couvrait pratiquement pas.

Brusquement, l'estafette freina. Les portières arrières s'ouvrirent. Madame Nathalie Fauvette pressa les freins et posa les pieds à terre. Malheureusement, l'arrêt de la camionnette avait été trop subit et sa réaction trop tardive. Emportée par son élan, la bicyclette percuta le pare-chocs arrière. La roue avant se tordit. La pointe de la selle cogna le bas de sa colonne vertébrale. Deux individus, le visage dissimulé par des cagoules, la saisirent par les aisselles et la balancèrent dans la camionnette. Les portières se refermèrent. Le moteur s'emballa alors qu'elle tentait de se redresser. La secousse la déséquilibra. Sa tête rebondit contre la cloison métallique.

Ses mains cherchèrent une anfractuosité pour se retenir, mais un gouffre béant s'ouvrit sous ses pieds. Elle vogua un moment dans le noir avant de se poser sur le plancher.

Le bruit du moteur s'était tu. Tout à coup, les portes s'ouvrirent. Craintivement, Nathalie se leva et s'avança vers le rectangle lumineux.

Elle passa sa tête à l'extérieur. Une volée de riz la salua.

- Vive la mariée ! ... vociféra la foule qui se massait autour du véhicule.

Nathalie examina les gens qui l'entouraient. Ils étaient bizarrement vêtus. La plupart étaient coiffées de canotiers et portaient des blazers rayés.

Un homme sortit de la cohue et vint à sa rencontre. Il prit sa main et l'invita à le suivre. Une clique entonna la marche nuptiale.

- Pourquoi êtes-vous venue dans un des camions de votre père ? lui demanda l'homme.

Nathalie se tourna vers la camionnette et lut " Transport de Viande ". Aussitôt, elle refit face à l'homme qui la tenait, maintenant, par le bras ; elle reconnut son mari.

Son époux la poussa en avant. Elle leva les yeux : au sommet d'un escalier monumental était érigée une petite église blanche dont les

cloches tintaient.

Entraînée par la foule bigarrée, qui la talonnait, elle gravit les premières marches.

- Où suis-je ? demanda-t-elle en s'immobilisant.

- A l'église ! ... lui répondit son époux.

- Que voulez-vous ? s'écria-t-elle en direction de la multitude.

- Un mariage... Un mariage... Un mariage...

Elle dégagea son bras d'un geste brusque, puis, faisant face à la foule, elle hurla :

- Vous n'en aurez pas !

Alors qu'un immense éclat de rire déformait les visages qui l'entouraient, elle sentit la main de son mari se refermer sur son bras.

- De gré ou de force, tu te marieras ! ... lui murmura-t-il.

- Vive la mariée ! ... Vive la mariée ! ...

Un millier de mains s'abattirent sur son corps. Des doigts fébriles la saisirent par la taille, pendant que des paumes moites, qui tentaient de l'empoigner par les chevilles, se pressaient le long de ses cuisses et de ses jambes. Des phalanges osseuses s'enfoncèrent dans son dos. Une violente poussée l'arracha du sol...

Le châssis métallique du lit-cage, où Madame Nathalie Fauvette venait d'échouer, entailla profondément son genou. Sous l'emprise de la douleur, elle ouvrit les yeux. Trois silhouettes longilignes, qu'éclairait, par-derrière, une ampoule qui se balançait mollement, la dominaient.

- Où suis-je ? demanda-t-elle, un sanglot dans la gorge.

- Au frais, lui répondit l'un des hommes en coiffant un haut-de-forme.

- Que voulez-vous ? s'écria-t-elle.

- Vous ! énonça une voix sourde.

- Vous ! ... Vous ! ... répétèrent les deux autres individus.

- Vous ne m'aurez pas ! hurla Nathalie en se blottissant contre le mur.

- De gré ou de force, nous vous aurons.

Les trois hommes ébauchèrent un pas dans sa direction. Leur ombre filiforme descendit du plafond où elle oscillait lentement au rythme du va-et-vient de la lampe et l'enveloppa dans son filet froid et menaçant.

Madame Nathalie Fauvette bondit sur la couche, prête à se défendre, prête à arracher les yeux de ses agresseurs.

Malheureusement, le sommier craqua sous son poids.

Déséquilibré, son corps bascula en avant. Une violente claque stoppa sa chute et la renvoya, les quatre fers en l'air, sur le lit...

Une atroce migraine la réveilla. Elle tenta, dans l'obscurité d'encre où baignait la pièce, de discerner les objets qui l'entouraient. Sa main tâta le lit sur lequel elle gisait. Les draps étaient défaits, froissés, humides par endroits. Subitement, ses doigts rencontrèrent un corps nu.

Elle se redressa sur ses fesses, couverte de sueur, le cœur battant au fond de sa gorge.

- Où suis-je ? hurla-t-elle.

La brûlure de la lumière, qui envahit la pièce, l'obligea à fermer les yeux.

- A la maison... grogna une voix.

Elle souleva ses paupières. Son mari l'observait d'un air fort mécontent.

- Que veux-tu ? demanda-t-elle paniquée.

Il haussa les épaules, puis, tout en secouant la tête, il lança :

- Que tu me laisses dormir...

Nathalie embrassa du regard la pièce. C'était sa chambre !

- J'ai fait un cauchemar... fit-elle en se rallongeant.

- Oui... murmura son époux avant d'éteindre la lumière.

Madame Nathalie Fauvette tendit distraitement la main vers son mari. Ses doigts ne rencontrèrent que le crépi rugueux qui enduisait le mur de sa cellule.

Elle poussa un long vagissement qui, au fil des minutes, se mua en youyou plaintif avant de mourir emporté par un sanglot émaillé de rires convulsifs.

Dans un sursaut, elle se précipita contre la porte.

- Où suis-je ? Que voulez-vous ? s'époumona-t-elle en plaquant sa bouche contre le panneau de la lourde porte.

Brusquement, alors qu'elle tambourinait contre le bois depuis une éternité, alors que ses poings avaient viré au pourpre, que ses

forces l'abandonnaient, la porte pivota sans un bruit.

Un nain rondelet, en livrée noire, portant un chapeau melon, l'invita, d'un geste de la main, à sortir.

Elle s'avança.

Au sommet d'un escalier monumental était érigée une petite église blanche dont les cloches sonnaient. D'un camion, arborant sur son flanc " Transport de Viande ", jaillit une foule dense, coiffée de canotiers et vêtue de blazers rayés.

Nathalie tourna la tête vers la droite. Les trois hommes filiformes chapeautés d'un haut-de-forme, se tenaient immobiles à quelques pas d'elles. Ils lui expédièrent un sourire.

La multitude bigarrée, au rythme de la marche nuptiale qu'avait entonnée une clique de cuivres et de tambours, franchissait à vive allure la distance qui la séparait d'elle.

- Vive la mariée ! ... Vive la mariée ! ...

- Où suis-je ? demanda Nathalie.

- Au frais... lui répondirent, en chœur, les trois hommes.

- A l'église... lui répondit son époux en la saisissant par le bras.

Nathalie refit face à la foule qui progressait dans sa direction. Au-dessus de la masse criarde, soutenue par mille mains, elle reconnut sa fille...

- Allons-y ! lui dit son mari, et il lui décrocha un claque sur les fesses, comme pour la faire avancer plus vite.

Elle se retourna.

Elle était dans sa chambre, dans son lit, face à son époux.

- Dépêche-toi... Sinon, nous serons en retard au mariage de ta fille...

Le cliquetis du verrou tira Nathalie de son cauchemar. Elle se redressa et s'assit sur le lit étroit.

- Allons-y ! lui lança la gardienne.

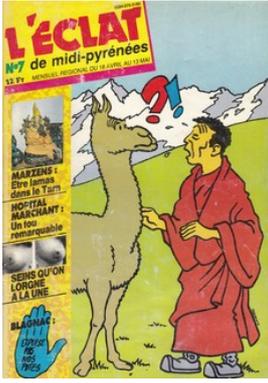
Nathalie ne bougea pas.

- Courage !

Elle leva la tête vers la gardienne, puis détourna les yeux et les posa sur le mur gris de sa cellule.

Son mari gisait sur la moquette de la chambre conjugale, sans vie, un couteau de cuisine figé dans son gros ventre.

Alors, Nathalie franchit fièrement le seuil de sa cellule. En donnant la mort à son époux, elle avait brisé la malédiction qui, de tout temps, pesait sur les filles de sa famille et qui voulait que leur mariage s'apparente à une transaction financière.



### Sexe and boum

*L'éclat de Midi-Pyrénées n°7 -1985*

#### chapitre 1

Isabelle pressa la pédale du frein. " Cité Radieuse " déchiffra-t-elle alors que l'écriteau rouillé et bosselé n'indiquait plus que " dieu ".

Elle obliqua à gauche, quitta la rocade et enfila le passage qui menait au parking souterrain. Avant de disparaître dans les entrailles de la cité, elle jeta un oeil inquiet sur les types qui, installés à l'entrée, la regardaient passer.

Elle pompa nerveusement sur sa cigarette puis, tout en recrachant la fumée, elle l'écrasa.

L'obscurité qui régnait dans le parking la surprit et l'obligea à allumer ses feux de croisement.

- Drôle d'endroit pour une rencontre ! se dit-elle en haussant les épaules.

Quand ses yeux se furent accoutumés à la noirceur, elle s'aperçut que celle-ci n'était pas aussi dense qu'elle l'avait cru. De-ci de-là, du haut des escaliers en béton qui permettaient de sortir du parking, dégringolait la lumière du jour.

Elle dirigea son automobile vers l'une de ces taches claires et se gara.

Après avoir verrouillé sa voiture, elle fila jusqu'à l'escalier dont elle gravit les marches précipitamment.

Elle émergea enfin au coeur de la cité, dans l'angle d'une immense place que ceinturait une muraille d'immeubles. Le simple fait d'être de nouveau à l'air libre la rassura. L'angoisse diffuse, qui la tenaillait depuis son arrivée, commençait à se dissiper. Elle respira profondément.

Avant de se lancer à l'assaut de la cité, Isabelle s'accorda encore quelques minutes, qu'elle mit à profit pour inspecter les lieux.

C'était une cité des plus ordinaires, avec des milliers de fenêtres et des centaines de visages derrière les rideaux, avec des dizaines de galeries ; un véritable labyrinthe de béton, avec des cages d'escalier à la numérotation compliquée, couvertes de graffitis obscènes.

" Et l'odeur acide..., des vide-ordures bouchés, de l'urine et des crottes de chiens ou de chats... " constata-t-elle en enfilant un long couloir.

Elle s'immobilisa devant la première porte. Son coup de sonnette déclencha aussitôt l'aboiement furieux d'un chien. L'huis pivota.

Une femme, d'âge indéfinissable, apparut. Isabelle hésita. Elle fixa, durant une fraction de seconde, les cheveux raides et brillants de la femme, puis, tout en remettant de l'ordre à son chignon rebelle aux reflets cuivrés, elle se présenta.

- Isabelle Lamage... Enquêtrice de l'INSEE...

#### chapitre 2

Le jour déclinait quand Isabelle plongea à nouveau dans les sous-sols de la cité.

Une peur sourde au ventre, elle dévala l'escalier et se dirigea vers la voiture. Elle attrapa dans son sac les clés et glissa dans la serrure celle qui ouvrait la portière.

- Tu t'casses déjà !...

Isabelle sursauta. Une douleur fulgurante lui déchira la poitrine. La peur venait de lui percuter le coeur.

- ...C'pas cool !... poursuivit la voix.

Elle pivota. Devant elle, se dressait la masse sombre d'un individu de forte carrure.

- Vous devez vous tromper de personne... fit-elle d'une voix mal assurée.

- Avec le cul que t'as !... Tu parles si j'm trompe !...

Isabelle sentit la main de l'inconnu se refermer autour de son poignet. La panique s'empara de son être, elle jeta un regard éperdu vers l'escalier, tourna sa tête à gauche et à droite, à la recherche d'une issue, d'une aide, d'un recours...

- Lâchez-moi !... hurla-t-elle.

Son cri se perdit dans le dédale des allées désertes du parking.

- Te fatigue pas... Y'a personne !... Ils regardent la téléche... Et même si y'a quelqu'un il viendra pas !... Il se cassera encore plus vite !

- Vous me faites mal... Lâchez-moi !...

- T'es super bien foutue !... répondit l'homme en lui saisissant l'autre bras.

Isabelle tenta de se dégager mais l'inconnu la tenait fermement.

- Dès que j't'ai vu, je m'suis pensé qu'avec un cul comme ça, tu d'vais être super au pieu !...

Il la plaqua contre lui.

Pour soustraire ses lèvres à la bouche vorace qui bavait sur son visage, elle ploya son corps en arrière. Mais l'homme, qui lui avait tordu le bras derrière le dos, exerça une violente pression dans le creux de ses reins. Elle sentit contre son ventre le sexe durci de son agresseur.

-T'es trop super toi !... ricana-t-il en se frottant à elle de haut en bas.

Ce contact la tétanisa. Des contractions spasmodiques secouèrent ses muscles. Elle gigota de façon désordonnée, puis, subitement s'immobilisa, frappée de paralysie par la vague de terreur qui déferlait en elle.

- J'savais qu'tu demandais pas mieux !...

Isabelle fut de nouveau prise de convulsions. La terreur avait cédé la place à la révolte. Elle : assena un coup de pied dans le tibia de l'inconnu.

-T'es trop super !... Tu t'fatigues jamais de bouger le cul !... lui répondit celui-ci alors qu'il la repoussait légèrement.

- Lâchez-moi !... s'égosilla-t-elle tout en essayant de se libérer.

L'homme la retourna et se colla contre son dos puis lui décrocha une bourrade qui la propulsa vers le mur.

Elle franchit la porte que la nuit dissimulait, s'entrava, et s'étala sur un monticule mou et inégal. Une odeur fétide lui piqua le nez.

Elle tenta de se redresser, mais le sol se déroba.

- Un vrai nid d'amour pour une salope dans ton genre !

Elle fit volte face.

- Que voulez-vous ? s'écria-t-elle.

Une lumière blafarde l'agrafa. Elle ferma les yeux. Ses paupières, qu'elle maintenait close furieusement, jusqu'à la douleur, frémissaient. Des larmes perlèrent entre ses cils.

L'homme l'avait entraînée dans un des cagibis où l'on jetait les ordures, il l'avait précipitée au milieu des sacs poubelles...

Elle poussa un long hurlement. Le claquement sec de la porte métallique que l'homme venait de refermer, étouffa son cri sous une avalanche de sanglots.

- Je vous en supplie...laissez moi partir !...

L'homme s'abattit sur elle. Son haleine épaisse l'enveloppa. Il lui enfonça un genou entre les cuisses. Elle se débattit, tenta de le griffer, de le frapper aux yeux, mais il était le plus fort. Elle ne réussit qu'à lui arracher un éclat de rire.

- Je vous en supplie...

Elle sentit une main moite courir le long de sa jambe, passer sur son genou, gagner l'intérieur de sa cuisse. Elle bondit et parvint, miraculeusement, à se relever. L'homme l'agrippa par la cheville. Les sacs dégringolèrent. Elle tomba la tête en avant.

La poche en plastique, contre laquelle son visage percuta, se déchira. Le couvercle en fer d'une boîte de conserve lui entailla la joue.

Elle cria.

Deux mains fébriles se glissèrent sous sa jupe et se posèrent sur ses fesses. Des doigts nerveux lui malaxèrent la chair puis s'immiscèrent sous son slip et, d'un geste sec, le baissèrent jusqu'au jarret.

- On va s'le faire pépère !... ricana l'homme en la mettant sur le dos.

### chapitre 3

Gisant parmi les immondices, Isabelle souffrait le martyr. Elle bougea péniblement sa tête et déplaça sa main. Elle ne rencontra que les poubelles. Elle tendit l'oreille. Un silence compact l'entourait.

L'homme était-il parti ?

Elle se redressa avec difficulté. Une brûlure soudaine et intense monta de son bas-ventre. Elle chancela. L'élançement lui transperça à nouveau le corps puis s'apaisa. Elle s'élança, à l'aveuglette, vers la sortie.

Elle se cogna contre le mur.

Un sanglot sourd la secoua. Elle demeura rivée un instant à la paroi, puis, reprenant son souffle, elle la suivit à tâtons. Sa main buta sur le vide. L'espoir la submergea. Elle se rua dans l'ouverture.

Un cri de bête prise au piège fusa de ses lèvres quand elle se découvrit harponnée par l'homme. Celui-ci l'avait capturée au passage, par les cheveux et d'une traction vive la ramenait dans le réduit.

- Où tu vas ?... On a pas fini... On fait que commencer !...

Il lui tira la chevelure vers le bas. Pour échapper à la douleur Isabelle se courba. L'homme augmenta la pression ; Isabelle se cassa un peu plus.

- Aux pieds salope ! aboya l'homme et il tira encore plus fort.

Isabelle céda. Elle s'agenouilla.

- Suce ! s'écria-t-il alors, et il lui enfonça son sexe dans la bouche.

Elle sentit qu'il croissait solidement les doigts derrière sa tête, puis elle l'entendit dire :

- Allez au boulot montre comment tu sucés...

Quand, enfin, il la libéra, elle s'effondra, haletante, au bord de l'évanouissement, ses pleurs avaient bouché son nez, un liquide chaud, poisseux, vomitif, engluait son souffle au fond de sa gorge, ses poumons étaient en feu, l'air lui manquait, elle suffoquait. Brusquement des spasmes secs la soulevèrent. Elle vomit.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle entendit distinctement la respiration rauque et précipitée de son agresseur.

Elle ferma les yeux.

Il était toujours là, il ne la laisserait jamais partir...

Imperceptiblement, elle se mit à ramper. L'homme ne réagit pas, il respirait toujours aussi péniblement quelque part dans le noir, à un ou deux mètres d'elle.

Isabelle se figea. N'avait-il pas bougé ? Le rythme de son souffle s'était modifié, il ne provenait plus de même endroit, il semblait tomber du plafond...

Isabelle bondit sur ses pieds.

L'homme s'abattit sur elle et l'entraîna par terre.

Elle cria, tenta de le repousser, de se dégager en le désarçonnant, mais il pesait sur son dos de tout son poids et elle ne parvint même pas à décoller du sol.

Une douleur atroce, insoutenable, terrassa Isabelle lorsque l'homme la pénétra. Elle eut l'impression qu'il la fendait en deux, qu'il brisait sa volonté, que ses ressorts intérieurs craquaient, que sa raison se disloquait.

Elle enfonça ses ongles dans le béton. Tout à coup, alors qu'un monstrueux vagissement s'échappait de sa gorge, ses muscles cédèrent. Vaincue par la souffrance elle s'évanouit.

### chapitre 4

L'arrière de la voiture percuta un des murs du parking. Les feux se brisèrent, le pare-chocs se tordit, la porte du coffre se gondola. Dans un crissement de pneus, elle repartit en avant, zigzagua au milieu d'une allée, dérapa, rebondit contre une paroi, où elle froissa l'aile avant, enfin, après avoir écorné un véhicule garé non loin de la sortie, elle parvint à quitter le parc souterrain.

- On vous a violé ?

- Et vous voulez porter plainte...

- Allons-y... Où cela a-t-il eu lieu ?... Dans le parking de la cité Radieuse... Où habitez-vous ?... Vous n'habitez pas la cité Radieuse !... Quel est votre nom... votre prénom... votre adresse... Vous habitez au centre ville !... Que faisiez à la cité Radieuse ?... Vous êtes enquêtrice de l'INSEE... Vous enquêtez bien tard... Vous connaissez l'individu qui vous a agressée ?... Vous ne l'aviez jamais vu ? Vous le reconnaîtriez... Non !... Vous ne pouvez pas reconnaître votre agresseur... Il faisait noir, vous ne l'avez pas vu !

- Vous affirmez qu'un type vous viole mais que vous ne l'avez pas vu... pas même entrevu... Cela s'est passé où ?... Dans le parking de la cité Radieuse... Il était quelle heure... Vous ne savez pas exactement... Quand vous avez regagné votre voiture, il faisait nuit ?... Il faisait encore jour et pourtant vous n'avez pas vu votre agresseur !... Cela s'est passé dans un cagibi à ordures de la cité... Vous sauriez le retrouver ?... Vous n'aviez jamais vu votre agresseur... Vous connaissez quelqu'un dans cette cité ?... Un de vos amis habite là ?... Le type vous avait suivi... et vous n'avez rien remarqué ?... Vous aviez une attitude provocante ?... Vous avez résisté, vous avez crié ?... Personne n'est venu à votre secours... Vous étiez habillée comment ?... Normalement... C'est à dire ?... Vous portiez une jupe, un chemisier et une veste... Une jupe courte ?... Courte comment ?... Ce n'est pas très prudent de se promener aussi légèrement vêtue dans ce parking !

- Je vais enregistrer votre plainte, mais je ne vous cacherais pas qu'elle a peu de chances d'aboutir... Puisque vous n'avez rien vu, que vous êtes incapable de fournir une description de votre agresseur... Il faut dresser un constat médical...

- Vous avez été violée ?... Voyons ça. Déshabillez-vous... Quelques marques superficielles de coups sur le corps... Allongez-vous... C'est un peu froid, mais n'ayez pas peur ! Décontractez-vous... Mettez vos pieds dans les étriers Voilà ! comme ça c'est bien... Irritation des tissus externes. Vulvite bénigne. Présence de sperme dans le vagin... Vous utilisez un moyen contraceptif ?... Retournez-vous... Ecartez vos jambes... Soulevez votre bassin... C'est bientôt fini... Léger gonflement des veines, visible à l'inspection... Ca vous fait mal ? C'est normal... Traces nettes de pénétration...

### chapitre 5

Isabelle n'aurait pas eu la force d'endurer l'interrogatoire d'un flic de faction, ni de se soumettre à un examen gynécologique. Elle avait préféré fuir les questions insidieuses, les sous-entendus, les regards goguenards, les étriers, les toucher. Elle n'avait pas déposé plainte. Elle était rentrée chez elle.

Inerte, elle était restée, un long, un très long, moment, blottie dans un coin de son studio, pleurant silencieusement, grelottant, transie, inconsciente, ne sachant pas où elle était. Puis, lentement, très lentement, elle avait retrouvé ses esprits. Elle s'était recroquevillée encore plus, jusqu'à n'être qu'une masse compacte, un corps sans membres, sans tête, un amas de chair fiévreux.

La saleté, la puanteur, qui lui collaient à la peau, l'avaient conduite dans la salle de bain. Elle s'était lavée, méticuleusement, maladivement. Elle s'était enduite de savon, s'était shampoinée avec rage mais en vain. La souillure, qu'elle portait, qui la brûlait, ne s'était pas dissoute. Alors elle s'était encore lavée mais en utilisant cette fois un antiseptique. Le résultat avait été identique.

Combien de temps était-elle restée sous la douche ? Combien de fois avait-elle tenté, à l'aide d'un gant de toilette savonneux, de se purifier, de gommer la flétrissure qui lui consumait la chair, qui l'étouffait ? Elle ne s'en souvenait pas. Elle ne se souvenait de rien. La seule chose qu'elle ne risquait pas d'oublier c'était qu'on l'avait violée. Les nuits étaient là pour le lui rappeler.

Durant une huitaine de jours, elle demeura cloîtrée, n'osant pas affronter le monde, son tumulte et son indifférence, revivant, chaque nuit, dans son être, les outrages qu'elle avait subis.

Au cours de cette période, elle connut les nuits les plus atroces de sa vie, les plus interminables. Dès qu'elle fermait les yeux un cauchemar emportait son esprit et elle se réveillait en sursaut, le corps couvert de sueur, le coeur au bord de l'explosion, avec l'horrible impression que des mains d'hommes la palpaient.

Son studio retentissait du bruit de la douche, de ses sanglots, de ses plaintes, de ses peurs, d'un cri : " Qui ? "

Qui l'avait violée ? Elle avait besoin de le savoir ! Il fallait qu'elle surmonte son abattement, qu'elle échappe à la dépression nerveuse, qu'elle ne sombre pas dans une espèce de coma léthargique et irréversible. Il fallait qu'elle reprenne pied avant qu'il ne soit trop tard, avant que la folie ne la submerge, il fallait qu'elle se révolte, mais pour cela elle avait besoin d'un visage, d'un visage sur lequel concentrer sa haine.

Qui l'avait violée ? La question résonnait dans sa tête, avec de plus en plus de force, jusqu'à l'empêcher de bouger, de pleurer, jusqu'à lui donner la force de se venger.

---

Quinze jours après avoir été violée, Isabelle se rendit dans un magasin de farces et attrapes.

Elle pressa la pédale de frein, obliqua à gauche et enfila la voie d'accès du parking souterrain. Elle examina avec soin les types qui, assis sur le rebord du trottoir, la regardaient passer.

La place qu'elle avait occupée un mois plus tôt était libre, elle s'y parqua.

Elle ne verrouilla pas les portières. Sa voiture ressemblait à une épave, personne ne la lui volerait.

Avant de filer jusqu'à l'escalier en béton, elle jeta un oeil en direction de la porte du cagibi à ordures. Elle était entrouverte. Elle s'avança, s'arrêta, hésita, considéra longuement la cavité obscure qui s'ouvrait devant elle puis rebroussa chemin.

Elle gravit les marches calmement et émergea, comme la dernière fois, au coeur de la cité, dans l'angle du parvis central. Elle inspecta avec lenteur les lieux. Ils n'avaient pas changé.

Elle respira profondément. Le décor était identique et pourtant il était autre.

Durant plus d'une heure, Isabelle déambula dans la cité, arpenta les corridors, les couloirs et les galeries.

" Patience... Patience... "

Durant plus d'une heure elle monta et descendit des escaliers, elle poussa des portes, traversa des places, des esplanades et des squares.

" Courage... Courage... "

Durant plus d'une heure elle toisa tous les individus qui croisaient sa route, dévora des yeux chaque groupe de jeunes qu'elle rencontrait, scruta les vitrines, lut et relut des milliers de graffitis.

En parfaite enquêtrice, elle interrogea des passants, remplit des dizaines de formulaires, nota des noms...

" Peut-être m'attend-il à côté de la voiture. "

Alors qu'elle regagnait le parking, un homme vêtu d'une veste de cuir la bouscula légèrement. Elle se retourna. Un fin sourire étirait les lèvres de l'homme. Elle le dévisagea. Il l'enveloppait d'un regard où se mêlaient la surprise et la moquerie.

" C'est lui !... " se dit-elle en déglutissant.

Devant elle, se dressait l'homme qui l'avait violée !... Elle l'avait reconnu ! Elle en était certaine ! Ce ne pouvait être que lui... que lui !

L'homme s'avança. Elle ne bougea pas. Son sourire s'était agrandi, ses lèvres s'étaient retroussées. Elle fixa ses dents.

Maintenant son agresseur possédait un visage. Sa haine pouvait enfin se porter sur quelqu'un.

- Viens... murmura l'homme.

Isabelle sentit la main de l'inconnu se refermer autour de son poignet. Elle le suivit sans résister.

---

Quelques heures plus tard, Isabelle quitta la " Cité Radieuse " le corps enfin lavé.

Le commissaire René Charles de Villemur trouva sur son bureau un rapport du médecin légiste. Il le parcourut rapidement puis appela son adjoint.

- Qu'est ce que c'est que cette histoire ? lui demanda-t-il en désignant le compte rendu médical.

Octave grimaça.

- Une sale affaire... On a retrouvé le type hier soir... Comme vous étiez en vacances jusqu'à aujourd'hui, le grand patron m'a chargé d'effectuer les premières constatations, dit-il en pointant un doigt vers le plafond.

- Et que peux tu m'apprendre ?

- Pas grand chose... Le meurtre a eu lieu voilà trois mois...

- Qui a découvert le corps ?

- Des gamins qui jouaient dans les caves... C'est l'odeur qui les a attirés...

- L'odeur ?

- L'odeur... En trois mois le cadavre avait commencé à se décomposer !...

- Oui... Bien sûr...

- Le type gisait attaché sur une chaise... On l'avait tué d'une balle en pleine tête...

- Oui... J'ai lu ça dans le rapport du légiste...

- Je n'en sais pas plus ! répliqua Octave en s'enflammant une cigarette brune.

René Charles de Villemur secoua la tête avant de reprendre :

- Qu'as tu appris sur la victime ?

- Pour l'instant rien... On ne connaît même pas son nom !

- Tu as envoyé sa photo au fichier ?

- ... Une balle en pleine tête, il y a trois mois !... Il n'a plus de visage le type !

Le commissaire haussa les sourcils.

- Effectivement... Et si j'en crois le légiste il n'a pas, non plus, de sexe.

- Oui... C'est ce que dit Leclair... L'assassin aurait injecté au type un puissant somnifère puis, après l'avoir ligoté sur une chaise, il lui aurait baissé le pantalon et aurait noué autour de sa verge et de ses testicules une centaine de pétards de foire... Le légiste affirme que le type n'a été abattu qu'après son réveil, une fois que tous les pétards aient explosé.

René Charles acquiesça.

- Qu'en pensez-vous ? demanda Octave.

- Cela me semble cohérent !... Si l'on a emmailloté le sexe du type avec des pétards ce n'est pas pour le tuer avant qu'ils explosent, ni pour qu'ils éclatent avant qu'il reprenne conscience !

- Donc le meurtre ne serait pas l'essentiel de cette affaire.

- Oui... Nous n'enquêtons pas sur un crime, mais sur une vengeance sexuelle... Une vengeance particulièrement horrible, rajouta René Charles en se trémoussant sur sa chaise.



## Plane Story

*News Bourse n°32*

René Charles de Villemur avait vécu une journée éprouvante. La lecture du Radical en éradiquerait, peut-être le souvenir. Il déplia le journal et ses yeux tombèrent sur l'interview du grand spécialiste des lieux clos B. René, qui s'étalait en page deux.

" Vous avez consacré un grand nombre d'années à l'étude du comportement animal, les rats en l'occurrence, dans des situations d'isolement et de dépaysement total. Pensez-vous que les nouvelles règles éditées soient à même de modifier la nature de ce jeu et par voie de conséquence à calmer la virulence des attaques de ses opposants ? "

René Charles haussa les épaules. Que voilà une question essentielle ! pensa-t-il en expulsant de ses poumons la fumée de son cigare.

" Je ne pense pas que le souci de la chaîne ait été de répondre aux critiques de ses détracteurs. Je pense plutôt que c'est l'audimat qui a guidé ses choix ! La nouvelle saison le Loft Story ne connaît pas le même succès que la première... D'où ces nouvelles règles... d'ailleurs je parlerai plutôt de nouvelles modalités "

Il se frotta les yeux alors que la douce chaleur de la fumée de son Havane irradiait ses membres. Une gorgée de whisky plus loin, il pressa le bouton numéros six de la télécommande.

Une vue d'ensemble de l'aéroport de Toulouse-Blagnac envahit l'écran, puis, au terme d'un long travelling avant doublé d'une fondué enchaînée, le sourire d'un animateur lui succéda.

" Comme vous le savez nous avons décidé de changer quelque peu les règles du jeu... chaque semaine nos amis lofteurs embarqueront à bord d'un avion qui les mènera dans une ville chaque semaine différente... Cette semaine nous avons choisi Toulouse comme ville d'accueil... et comme vous pouvez le constater, tout autour de moi, et surtout l'entendre, c'est déjà une foule dense qui se prépare à recevoir la nominée... mais sans plus attendre voyons quelles sont les tendances "

La caméra quitta un instant le visage du présentateur pour balayer les centaines de personnes qui avaient envahi une grande partie du hall des arrivées ou avaient pris d'assaut la cafétéria. Au passage de la caméra, la foule, se devinant filmée, se mit à applaudir

René Charles de Villemur saisit la bouteille de Whisky et se remplit son verre puis une grimace dubitative aux lèvres, il prêta de nouveau son attention au présentateur.

" Mais tout peut encore changer !... Pour cela vous disposez du téléphone ou du mobile... 1 franc par appel... "

Il avala une lampée de liquide ambré.

" Et surtout n'hésitez pas à en parler autour de vous, reprit le présentateur en ébauchant une légère flexion sur ses jambes "

Le commissaire de Villemur ferma les yeux, aussitôt les images du cadavre découvert dans l'après midi place Belfort déferla dans son l'esprit... Un gamin de douze ans... battu, violé, dissimulé dans une poubelle !

" Mais sans plus attendre tournons-nous vers le loft... voyons comment nos amis lofteurs ont réagi aux nouvelles règles... "

René Charles ouvrit les yeux alors que la télévision diffusait maintenant des images enregistrées :

" Le propriétaire vous informe des nouvelles règles du jeu, lisait un garçon de grande taille, à la chevelure frisée.

- Ah! s'exclama en cœur le groupe installé sur des canapés aux couleurs jeunes.

Le porte-parole du propriétaire décrivit les nouvelles modalités du jeu avant de conclure :

- Le nominé découvrira la ville qui l'accueillera en quittant l'avion

- Ouais-Cool-Génial ! s'écrièrent les candidats qui venaient de se lever et qui, après s'être mis en rond autour de la table basse, levaient maintenant les bras au ciel.

- Attendez ... c'est pas fini... reprit le grand frisé, le couple gagnant sera conduit, le 24 juin, au salon du Bourget à bord du

Concorde...

- L'éclate ! s'époumona une des filles en secouant sa longue chevelure
- Une fête sera organisée, elle marquera un triple événement : leur victoire, la clôture du salon et la reprise officielle des vols du supersonique !
- La super teuf ! reprit la même fille.
- C'est clair ! riposta une autre.

René Charles de Villemur écarquilla les yeux. Orly le Bourget en Concorde ! La chaîne ne reculait devant aucun sacrifice !

Au bas de l'écran apparut un carton jaune qui portait la mention : " Live "

- Le loft ? Vous m'entendez ?
- Oui !... s'égosillèrent les jeunes regroupés dans le salon
- Dirigez-vous vers la sortie, un bus vous attend pour vous conduire à l'aéroport !
- Super cool... Génial !
- Maya c'est ton baptême de l'air, déclara une des participantes à l'adresse de la peluche qu'elle serrait contre son cœur.
- Fabuleux ... reste toi... reste vrai !
- Ma puce on t'aime, enchaînèrent les garçons. "

René Charles avala une dose de whisky et, appuyant sa tête au dossier du fauteuil, ferma les yeux.

L'avion venait de se poser sur la piste et rejoignait, à faible allure, l'aire de débarquement. Dans le hall de l'aéroport, le discours du présentateur se noyait sous les cris, les rires et les applaudissements de la multitude.

Tout le monde attendait la nominée dont l'animateur, une enveloppe à la main, s'apprêtait à révéler l'identité.

Une bousculade se produisit... Les images sautèrent... Un visage encagoulé envahit l'écran.

- Ceci est une prise d'otage ! hurla l'homme masqué en pointant son revolver sur la tempe d'une des nominées.
- Foutre Dieu ! s'écria de Villemur en bondissant sur ses pieds.

Inutile de perdre de temps. Il rafla sa veste de cuir, vérifia son arme et claqua la porte de sa villa de la rue du Japon.

Et alors qu'il actionnait le démarreur de sa voiture son portable tressauta.

- J'arrive... J'ai vu ça à la télévision.
- Vous regardiez cette émission ? s'étonna son adjoint
- Le spectacle de la sottise chasse parfois celui de la folie, riposta-t-il alors qu'il s'engageait sur la voie expresse...

Il parqua sa voiture devant la porte du hall des arrivées le l'aéroport de Blagnac où une armada de policiers contenait la foule surexcitée.

- Il semble qu'il y ait un hic, l'avertit son adjoint Octave alors qu'il franchissait la porte coulissante.
- Où sont les responsables de ce foutoir ?
- Les représentants de la chaîne nous attendent dans les bureaux de la sécurité... le GIGN est en place pour une intervention... ils attendent vos instructions...

Le commissaire marqua le pas :

- Une intervention devant cinquante caméras et quatre-vingts micros, à moins que ce ne soit l'inverse !... Que le ministre en prenne la responsabilité !
  - Bonjour Messieurs, lança-t-il en pénétrant dans le bureau où étaient rassemblés les responsables de l'émission avant d'ajouter, vous êtes dans la merde !... si vous n'aviez pas imaginé cette abracabrantesque histoire d'avions nous n'en serions pas là !
- Son regard se posa sur les visages souriants des cinq hommes. Il sentit une goutte de sueur dégouliner entre ses omoplates. Il observa un instant le mur de télévisions envahies par la neige, qui se dressait derrière eux... Une étrange impression d'irréalité l'envahit...
- De Villemur, énonça un des hommes avant d'esquisser un pas de danse qu'il conclut par ces mots : il s'agit d'un petit problème de communication
  - Un petit problème de communication... répéta René Charles, le corps ruisselant de sueur.
  - Ce n'est pas une véritable prise d'otage... vos services auraient dû être avisés... et nous aurions évité ce déploiement de force...

René Charles de Villemur observa les individus qui se dressaient face à lui.

- C'est excellent... désolé pour le dérangement ! hurlèrent-ils avant de sombrer dans l'hilarité.

Vaincu par les rires, il s'avança vers la sortie.

Mais avant de franchir le seuil du bureau il se retourna et demanda :

- Quel dénouement avez-vous imaginé ?
- Nous allons leur annoncer qu'il ne s'agissait que d'une prise d'otage factice

- En d'autres termes une plaisanterie du propriétaire !

Ses yeux se posèrent sur les écrans que la neige avait désertes et qui retransmettaient les images de l'intérieur de la carlingue.

- J'espère, messieurs, que le couteau que l'un de vos concurrents vient de planter dans le ventre de votre faux pirate de l'air est lui aussi factice, sinon...

René Charles de Villemur s'éveilla en sursaut. Son regard sauta de l'écran de télé, aux prises avec des spots publicitaires, à son verre de vide.

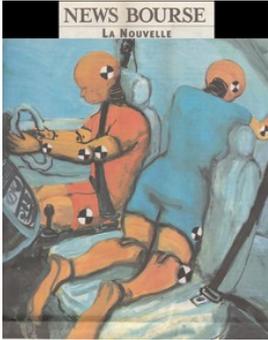
Décidément, même le spectacle de la puérilité ne lui valait rien !

La sonnerie du portable coupa court à ses réflexions.

- Patron on a un gros problème... Vous savez qu'un avion devait conduire les concurrents de Loft Story à Toulouse... Un type s'est introduit à bord... et les retint en otage.

- C'est une plaisanterie ! Un coup de pub de la chaîne !

- Ca m'étonnerait... il a collé une balle dans la tête du présentateur.



### Une voiture pour deux

*News Bourse n°40*

Il fixa un instant le plafond puis, d'un pas incertain, gagna la salle de bain et déverrouilla le robinet d'eau froide. Il observa la vasque se remplir avant d'y plonger la tête.

Il se doucherait après avoir bu un café.

En épongeant les gouttelettes qui coulaient le long de sa poitrine musclée, il dévisagea le reflet que lui expédiait le miroir.

Assis devant la table de la cuisine, il avala une dernière gorgée de café. Plus tard, sur une aire d'autoroute, il achèterait un ou deux croissants. Pour l'instant son estomac refusait tout aliment.

De retour dans la salle de bains, il actionna le poussoir thermostatique de la douche et se glissa parmi la dizaine de jets...

Au fil des gouttes, qui ruisselaient le long de son corps, il émergea enfin de l'état semi-conscient dans lequel il se débattait.

Il s'enveloppa dans son peignoir rouge, et laissant sur la moquette du couloir des empreintes humides, il rejoignit la chambre.

Jamais il n'avait dérogé à ce rituel matinal. Par contre demain, quand tout serait enfin réglé, il en modifierait un élément, il remplacerait le café par du champagne.

Dans le lit conjugal, ne laissant entrevoir que sa chevelure brune, sa femme dormait à poings fermés.

Une grimace de dégoût lui retroussa les lèvres puis, sans égard pour son sommeil, il ouvrit la fenêtre, balança le peignoir sur la commode et entreprit de s'habiller.

- Tu ne peux pas fermer cette fenêtre ! protesta-t-elle.

Il haussa les épaules. Le souvenir qu'elle emporterait de lui dans sa tombe ne l'intéressait pas.

- Secoue-toi les fesses, sinon, on va être en retard, lui lança-t-il

Les suspensions souples de la voiture, qui filait sur l'autoroute, filtraient efficacement les défauts de la chaussée. A plus de 180, les 300 chevaux du moteur ronronnaient gaiement.

Les yeux cloués au bitume, ses pensées voguaient à mille lieues de l'habitacle.

Il la voyait se mouvoir, gracieuse, exquise, lumineuse ! Elle était tout le contraire de celle qui se tenait à ses côtés, à la place du mort...

Sa femme était vieille, laide et conne, alors qu'elle, elle était jeune, belle et spirituelle !

Il lorgna son épouse. Elle scrutait goulûment la route, le corps tenu au fauteuil de cuir par la ceinture de sécurité.

- Tu es obligé de rouler aussi vite ? s'inquiéta-t-elle sans détourner ses yeux.

Il haussa mentalement les épaules puis, renonçant à l'inquiéter, relâcha la pression sur la pédale de l'accélérateur avant d'attacher de nouveau son regard sur l'asphalte gris.

Aussitôt le souvenir de son amante l'envahit... mais à son image se mêla celle de sa femme.

Mais pourquoi ne disparaissait-elle pas de sa vie ? Pourquoi ne le laissait-elle pas vivre en paix ? Pourquoi ?

Certes, il aurait pu se séparer d'elle. Quoi de plus simple que de divorcer ? Mais quitte-t-on plusieurs centaines de millions sur un coup de tête ? Surtout pour une jeune étudiante sans un sou. Il faut savoir raison garder !

Alors depuis plusieurs mois, il s'accrochait à sa vie conjugale, à celle dont le cul pesait des millions. Mais aujourd'hui il raflait la mise : l'argent, la liberté et l'amour...

En fait, il se satisferait des deux premiers termes, en ce qui concernait l'amour il préférerait temporiser !

Dans la vie on n'est jamais assez prudent. Il l'avait appris à ses dépens. Dix ans de collage administratif... Une jeune étudiante, qui n'avait que son corps à lui offrir, ne le piégerait pas !

L'aiguille du compte-tours s'aventurait de nouveau vers les hauteurs du cadran et les cinq cylindres en ligne crachaient toute leur puissance.

Les yeux rivés sur l'horizon, il vit se dessiner le portique du péage...

La sonnerie du réveil la tira du sommeil, elle souleva une paupière lourde de crème hydratante mais demeura immobile, souhaitant renouer avec les songes. Des grognements masculins, les gémissements d'un robinet et le chuintement d'une cafetière ruinèrent ses espoirs.

Décidément ce type ne changerait jamais !

Elle devina sans peine la grimace de dégoût que lui arrachait la première gorgée de café.

Mais le cérémonial continuait et, au ruissellement de la douche, un sourire moqueur germa sur son visage, elle l'imaginait savonner délicatement sa poitrine athlétique, comme s'il eut craint d'en décrocher un muscle.

Dans quelques minutes, il pénétrerait dans la chambre, ouvrirait brutalement la fenêtre puis balancerait son peignoir sur la commode et conclurait ses faits et gestes par une grossièreté...

Mais que pouvait-elle espérer de cette ancienne doublure croisée sur un plateau de cinéma ? On ne se défait pas de son éducation parce qu'on enfile un smoking !

Elle s'installa sur le siège avant droit, aux formes ergonomiques, avec cette lenteur qu'elle avait apprise au fil du temps et qui l'exaspérait.

Elle guetta le petit tressautement de l'œil, la légère dilatation de la pupille, signe de l'énerverment croissant qu'il arrivait de moins en moins à dissimuler, surtout depuis qu'il fréquentait une étudiante.

Elle le considéra avec une pitié réjouie.

Son regard parcourut la planche de bord, aux matériaux chaleureux. Un moment, il s'attarda sur la console centrale que perçait l'écran à cristaux de l'autoradio.

Les millions paternels lui permettaient d'envisager sereinement l'avenir.

Elle le scruta à la dérobée. Les traits tendus, le visage d'une pâleur cadavérique, il semblait perdu dans ses réflexions.

Elle sourit in petto. Ses pensées ne l'affectaient plus depuis fort longtemps. Certes, elle en percevait des fulgurances meurtrières, mais embourbé dans ses mensonges, dans le cruel dilemme qui le tenaillait, l'amour ou l'argent, elle le savait inoffensif.

Son sourire s'accentua. Bientôt elle mettrait un terme à cette situation...

Elle l'observa de nouveau. Il avait oublié un bouton de manchette, et regardait la route, la lèvre légèrement pincée.

Au loin apparut le portique du péage...

- Peux-tu me passer ma veste ?... Elle est derrière ... lui demanda-t-il d'une voix aimable.

Comme elle ne voyait aucun inconvénient à conserver l'apparence de la convivialité, elle se tourna en tendant la main. La veste habituellement jetée en boule sur la banquette arrière était aujourd'hui soigneusement pliée sur la lunette.

De grands panneaux autoroutiers annonçaient l'approche du péage, alors que d'autres, triangulaires, invitaient l'automobiliste à tester ses freins.

L'embouteillage s'étendait sur plusieurs centaines de mètres. Ses yeux localisèrent très vite l'arrière d'un camion à l'arrêt. Il obliqua dans sa direction, tout en décélérant.

Ses réflexes de cascadeur s'éveillèrent en lui. Les mains solidement agrippées au volant, le dos fermement calé au dossier, il demanda à son épouse de lui attraper sa veste.

Il l'avait déposée hors de portée afin de la contraindre à détacher sa ceinture.

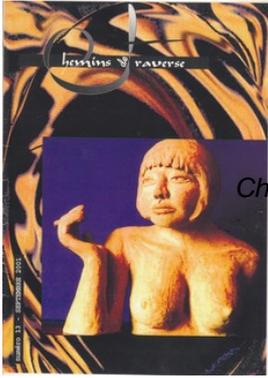
Elle se retourna, tendit le bras puis, constatant qu'elle ne pouvait y parvenir, déverrouilla sa ceinture et se pencha par-dessus le siège.

Ses yeux sautèrent du compteur de vitesse au tachymètre.

Le camion n'était plus qu'à une centaine de mètres... Sa femme, à genoux sur le siège, tentait d'atteindre la veste...  
Son plan était imparable ! Qui le soupçonnerait d'avoir percuté volontairement ce camion dans le seul but d'assassiner sa femme ?  
Une seule ombre au tableau : il avait dû désactiver tous les airbags...  
La direction souple et précise répondit à sa sollicitation. La voiture se cala sur sa nouvelle trajectoire, seul le côté avant-droit s'encastrait sous le poids lourd...  
Parvenu à une vingtaine de mètres il accéléra... L'impact propulserait son épouse à travers le pare-brise

Elle sentit la brusque accélération... en un éclair, elle perçut l'arrière menaçant du camion...  
En équilibre sur le haut du siège, elle bascula précipitamment entre la banquette arrière et les dossiers des sièges...  
Elle s'étonna que la haine ne rythme pas toujours avec l'impuissance... Elle sentit dans sa main le métal froid de la boucle de la ceinture de sécurité de son mari et entendit un dé clic sec dans l'habitacle étrangement silencieux.

Il se réveilla dans la clarté blanchâtre d'une chambre étrangère le nez agressé par des odeurs pharmaceutiques.  
Son regard croisa celui de son épouse.  
- Tu sais mon chéri, la police dit que j'ai eu beaucoup de chance de m'être trouvée à l'arrière au moment du choc. Je te dois la vie en quelque sorte... Tu te rend compte les airbags n'ont pas fonctionné !... Ceci dit, je ne comprends pas que toi, un ancien cascadeur, d'habitude si prudent, tu aies oublié de boucler ta ceinture de sécurité ! Enfin, en y mettant le prix, les docteurs affirment qu'on pourra te greffer quelques prothèses qui t'aideront à te tenir assis.



### Homicide sans raticide

*Chemin de traverse N°13 (traduit en Espagnol sur <http://sapiens.ya.com/khangen/>)*

Sous un soleil métallique, la ville étalait ses bâtiments le long du fleuve sinueux et noirâtre. Et, alors que les humains vaquaient à leurs occupations journalières, les égouts vomissaient inlassablement un liquide immonde et visqueux dans les eaux putrides du fleuve.

Les égouts, monde souterrain et à jamais obscur, enchevêtrement inextricable de couloirs, de galeries, de canaux et de boyaux, serpentaient au plus profond de la cité et accueillait une cohorte de rats grouillants depuis longtemps insensibles aux raticides. Des rats mutants devenus monstrueusement gros, féroces et carnassiers qui, la nuit venue, émergeaient par milliers et se dispersaient dans les rues à la recherche d'un morceau de viande.

Dans cet univers de boue, de déchets et d'excréments, où les mauvaises herbes refusaient de pousser ailleurs que sous une serre aseptisée, les yeux rivés sur l'immense banderole déployée au-dessus de la rue et vantant les mérites de la farine, il courait.

Les poumons en feu, le cœur au bord de l'implosion, la gorge aussi sèche que les plateaux arides du Sud, il courait... Il savait qu'il n'échapperait pas à la meute qui le talonnait, et pourtant il courait... Il courait parce qu'il devait courir... Il courait machinalement, sans espoir, sans chercher à fuir.

Tout avait commencé quatre heures plus tôt, quand, au lieu de ne se mêler de rien, de passer son chemin comme tout être sensé l'eût fait, il avait porté secours à une jeune fille assaillie par une meute en furie.

Il n'ignorait pourtant pas que, durant le carnaval, les jeunes étudiants, arborant les " Chapeaux Pointus ", avaient tous les droits, dans la limite de règles très strictes et sous l'œil amorphe des vigilants armés. Il était donc tout à fait normal qu'une dizaine de fêtards, quelque peu paillards, se soient mis en tête de déshabiller, puis de rouler dans la farine cette jeune fille venue du quartier des " Basses Bâtisses ". Son sort était d'ailleurs préférable à celui de ses congénères kidnappées par les " Chapeaux Pointus ", lors des razzias traditionnelles organisées sous la protection des vigilants, dans ce quartier des bords du fleuve, et, au cours desquelles, ils s'emparaient de quelques habitants. Le butin de ces commandos servait d'appât, quand la nuit était venue. Ils attachaient les malheureux au milieu de la place des " Quatre Bouches " et, du haut des bâtiments qui la ceinturaient, ils tiraient sur les rats qui sortaient des bouches d'égouts à la recherche de nourriture fraîche.

Celui qui en tuait le plus de rats était proclamé " Prince de la Nuit ".

Il connaissait toutes les règles strictes qui régissaient la fête. Il n'ignorait pas que la jeune fille ne pouvait pas servir d'appât aux rats puisqu'elle n'avait pas été prise lors d'un raid. Il ne l'ignorait pas, mais quand il les avait vus bondissant et hurlant autour d'elle, il n'avait pas pu se contenir. Il avait saisi le plus actif, celui qui paraissait être le chef du groupe, et l'avait projeté dans une vitrine.

Depuis, il courait, avec dans son sillage un essaim de " Chapeaux Pointus " égrillards.

Pourquoi s'était-il mêlé de ce qui ne le regardait pas ? ... Pourquoi ? ...

Il se souvenait de sa jeunesse... de son enfance... de ses rêves... de ses joies... il se souvenait... d'avant l'époque des rats...

Sous ses pieds, les pétards, que lui balançait les poursuivants, explosaient sans interruption. La foule massée sur les trottoirs riait, hurlait et piaffait... Il n'entendait rien, il ne voyait rien. Il ne voyait et n'entendait que ses souvenirs, que la multitude de souvenirs qui l'assaillaient.

Il courait... Il devait courir.

Au début, lorsqu'il avait découvert le jeune " Chapeau Pointu " allongé dans la vitrine défoncée, se vidant de ses boyaux, un

immense éclat de verre planté dans le ventre, il avait caressé l'espoir de fuir jusqu'au quartier des " Basses Bâtisses ". Là, en tant que meurtrier d'un " Chapeau Pointu ", fuyard auréolé de prestige, il aurait trouvé refuge pour la nuit et, quand le jour se serait levé, il aurait rejoint son logis.

Mais, maintenant, il savait qu'il ne pourrait pas leur échapper, que la foule des badauds le guidait, qu'elle lui traçait un chemin, une voie... une voie sans issue, vers la place des " Quatre Bouches ".

Et s'il courait... s'il courait, noyé dans ses souvenirs, imperméable au monde qui l'entourait, c'était parce que quatre heures plus tôt, quand, avec la furie de la rage et de la haine, il avait déchiré un " Chapeau Pointu ", il s'était mis à courir.

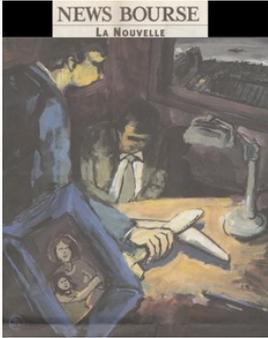
A bout de force, il déboucha sur la grande place, la place " Quatre Bouches ".

Il était seul. Tout autour, une nuée de " Chapeaux Pointus " lui expédiait des pétards, de la farine, et des confettis.

Au-dessus de la ville qui s'étalait au bord du fleuve sinueux et noirâtre, le soleil se couchait.

Au-dessus de la ville, la nuit se levait.

D'une bouche d'égout, émergea le museau velu et pointu d'un rat monstrueux...



### Délit d'initié

*News Bourse n°54 & Méfaits et gestes N°2*

- Vous m'avez convoqué ? lança René Charles en fermant la porte capitonnée du bureau de Monsieur Bat.

- Oui... Permettez-moi de vous présenter Monsieur Sara, chargé de mission...

C'était un type de petite taille, aux cheveux en bataille, au costume strict, au regard fier et au teint pâle. Du fond de son fauteuil il grimaça rapidement.

René Charles l'identifia aussitôt, comme appartenant à la cohorte d'hommes qui évoluent dans les égouts du pouvoir, à l'un des artisans de la réal politique qui, à l'époque de la lutte Est-Ouest, avaient théorisé le soutien aux forces politiques les plus obscures.

Monsieur Bat l'invita, d'un geste de la main, à s'asseoir.

- Mon cher René Charles, convoqué n'est pas le mot.

L'utilisation, par le grand patron, de son seul prénom accolé à l'adjectif cher confirmait les craintes que lui causait la présence de ce Monsieur Sara : l'enquête qui allait lui incomber ne serait pas exempte de coups tordus.

- Vous n'ignorez rien des évènements sanglants qui endeuillent le monde... contre le fléau du terrorisme l'heure est à la coopération internationale.

- Ces Messieurs de l'espionnage feraient-ils appel à nos services pour perquisitionner chez quelques suspects? fit-il en désignant du menton Sara.

- Il nous incombe de combattre la nébuleuse islamique ! énonça celui-ci.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénients je m'en tiendrai à pourchasser les terroristes !

- Commissaire, intervint Bat, ce n'est pas le moment de disserter. Certes, il convient de faire la part des choses, mais si Monsieur Sara parle de nébuleuse islamique, il s'agit bien sûr d'un raccourci.

René Charles le dévisagea un instant. Il ne viendrait à l'esprit de personne de parler de nébuleuse catholique pour évoquer le nazisme au prétexte que ce dernier se réclame de cette obéissance !

- Un raccourci malheureux, se contenta-t-il de remarquer.

Un rictus tordit la bouche de l'attaché de mission.

- Concentrons-nous sur le sujet qui nous réunit, enchaîna Bat avant de céder la parole à Sara.

Aussitôt, celui-ci entama un long exposé que René Charles écouta sans moufter.

- Pourquoi ne faites-vous pas appel à la brigade financière ? s'enquit-il méfiant lorsque Sara se tut.

Un sourire moqueur gonfla les joues de Sara.

- Nous devons localiser le donneur d'ordres. Cet homme constitue notre unique piste ! Vous lui mettez la pression... nous rassemblons les preuves du délit et, quand il est mûr, vous nous passez la main !

La situation boursière requérait la plus grande discrétion aussi fut-il décidé d'attendre 22 heures pour interpellier Monsieur Rez, le patron de la CII.

Une demi-heure plus tard, en compagnie d'une équipe de spécialistes en tout genre, le commissaire débarqua dans les locaux de la société de courtage.

Monsieur Rez, prostré sur une chaise dans le hall d'entrée, fixait intensément la moquette. Furieux, il bondit hors de son siège :

- Vous êtes le responsable de cette opération ? J'exige de contacter mon avocat ! Vous n'avez pas le droit de m'interpeller et de

perquisitionner dans mes bureaux à cette heure-ci ! lança-t-il au commissaire.

René Charles l'examina d'un œil neutre. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de grande taille, au visage fin et à la chevelure brune.

- Préférez-vous que nous revenions demain matin à grand renfort de sirènes et de cameras ? énonça René Charles, le regard collé au revers de la veste de son vis-à-vis, comme hypnotisé par la qualité du tissu.

- De quoi m'accuse-t-on ?

- D'entretenir des liens avec des réseaux terroristes.

- Des réseaux terroristes... répéta l'air hébété Rez.

- Absolument... Votre société de courtage a joué un rôle dans des mouvements suspects sur les titres de la compagnie aérienne American Airlines

Le sang déserta le visage de Rez, il tenta d'ébaucher un sourire distant, mais seule une grimace germa sur son visage.

Le regard de René Charles se posa sur la photo qui trônait sur le bureau :

- Votre famille ?

Rez hocha la tête :

- Ma femme et ma fille, un tendre sourire éclaira son visage et il précisa, elle a six ans...

Le commissaire saisit le cadre.

- Elle est très jolie... Vous ne souhaitez pas prévenir votre femme, je crains que notre entretien ne s'éternise.

- Elles sont parties en vacances... au Canada.

- Parfaits, le temps ne nous est donc pas compté !

- Vous avez pris, le 10 septembre, 1535 options à la vente sur American Airlines.

André Rez soupira bruyamment.

- J'avais des ordres ...

- Le nom de votre client ? demanda René Charles en observant les volutes de fumée de son cigare qu'illuminait la clarté blême du jour naissant.

- Il ne s'agit pas d'un client, mais d'investisseurs... Leurs directives sont signées Max...

- Et vous les recevez par mail... crypté, vous me l'avez déjà dit ! Vous avez acheté 1535 options à la vente sur un simple mail. Un tel volume d'achat est 10 fois supérieures à ce qu'il est en temps normal ! Vous n'avez pas été surpris, vous n'avez pas demandé de confirmation ?

- Mais bien sûr, s'énerva Rez, je vous l'ai déjà dit !

- Par mail... toujours par mail... par mail dont on ne trouve plus trace sur vos machines... Vous effacez systématiquement tous vos mails ?

- Quand l'ordre est exécuté... par souci de confidentialité !

- Confidentialité... un type qui se fait appeler Max...

René Charles se leva, planta son cigare dans la bouche et fit le tour du bureau.

- Je ne suis pas un spécialiste financier... il m'a fallu beaucoup d'efforts pour comprendre quelle était la nature du délit qu'on vous reprochait... Acheter, pour 40000\$, le droit de vendre des actions à 26\$ l'unité quand celle-ci cote 30\$, vous avouerez que c'est peu banal !

- Cela n'a rien d'extraordinaire, ces opérations sont quotidiennes sur les marchés... Mon client pariait sur la baisse du titre...

- En effet le cours est passé à 18 dollars !... 1.3 millions de bénéfice !

- Je ne fais que mon métier... du courtage !

Une mimique dubitative barra la figure du commissaire. Il pivota vers la porte contre laquelle résonnaient des coups.

Il lut rapidement le message que lui remis un agent puis, le visage déformé par un sourire narquois, leva les yeux :

- Vous accordez une confiance infinie à ce Max... Au point d'acheter pour votre compte des options à la vente sur American Airlines.

Un léger tic secoua la paupière de Rez. Il frotta ses mains avec force avant de lâcher :

- J'ai pensé qu'il avait des informations...

La porte du bureau s'ouvrit de nouveau.

- Pouvez-vous venir un instant, lui demanda un autre agent.

Le commissaire découvrit Sara qui, dans le hall d'entrée, discutait avec un informaticien. Que manigançait ce type ?

- Nous avons réussi à récupérer les mails.

Surpris, il haussa les sourcils.

- Lorsqu'on efface un fichier, on n'efface que la première lettre de son nom dans la Fat, si aucun autre fichier n'est enregistré dans le cluster... poursuivit l'informaticien en souriant.

René Charles hocha la tête d'un air entendu. Cluster, fat, options à la vente : il ne pouvait pas tout assimiler en un jour !

Rez n'avait pas menti quant au canal qu'empruntaient ses échanges avec le dénommé Max.

" Je confirme l'ordre. Tous les indicateurs permettent d'augurer une baisse du titre au-dessous des 26. "

Il porta son attention sur Sara qui le dévisageait avec aux lèvres un fin sourire.

- Je crains que nous ne fassions fausse route ! Si ce type a participé à une carambouille, c'est à son corps défendant.

- Vous oubliez qu'il a acquit pour son compte des options de vente ! De toute manière il ne nous intéresse pas ! Nous voulons les donneurs d'ordres !

- Nous le cuisinons depuis 22 heures et le jour se lève...

Le sourire, qu'affichait Sara, s'élargit encore plus :

- Je crois commissaire qu'il est temps pour vous de passer la main. Ce type est mûr pour nous révéler tous ses secrets ! Le plus difficile sera de le faire taire !

René Charles fronça les sourcils. Sara sortit de sa poche une feuille pliée en quatre.

- Remettez-lui ce télégramme !

" Nous avons le regret de vous informer que les corps de votre épouse et de votre fille ont été formellement identifiés parmi les décombres... "

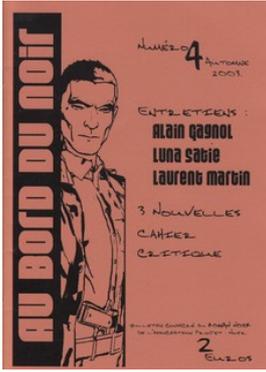
- Depuis quand êtes-vous en possession ce télégramme ? demanda-t-il, au terme d'un long silence, d'une voix étouffée.

- Hier matin... quelques heures avant notre entrevue... Ne faites pas cette tête ! Ce type a spéculé sur la mort ! Si la mort lui fait un pied de nez, il n'en est pas moins antipathique !

Le regard de René Charles sauta de la porte du bureau au visage condescendant de Sara.

Son poing percuta l'attaché de mission en pleine face.

- Pataugez dans vos égouts tant qu'il vous plaira ! Mais sans moi ! lança-t-il hargneux à Sara alors que celui-ci s'effondrait sur la moquette.



### L'étron Fatal

*Au bord du Noir n°4*

Il détailla avec soin l'image, aux contours flous, que lui renvoyait le miroir piqué et couvert de crottes de mouches.

Il haussa les épaules, se racla la gorge, puis, il se pencha légèrement en avant et cracha dans le lavabo.

Son crachat bedonnant se fixa, un instant à la paroi grisâtre et fissurée du lavabo, puis, sous l'effet de son poids, s'étira en direction du siphon. Une paire de secondes s'écoula, une paire de secondes durant lesquelles le molard demeura accroché à la fausse faïence, comme si les fins filets bruns, qui le charpentaient, étaient des amarres qui l'empêchaient de sombrer, puis, subitement, il se détacha, et disparut.

L'homme déverrouilla le robinet. La tuyauterie toussa violemment avant qu'un puissant jet d'eau marron ne jaillisse et ne chasse du lavabo les débris verdâtres de crachat qui y stagnaient.

L'homme adressa une ultime grimace à son image, éteignit la lumière et quitta le petit réduit puant qui lui tenait lieu de salle de bain. Il se retrouva aussitôt dans la seconde pièce de son logement, la dernière.

Il rejoignit l'évier et saisit la bouteille de vin rouge qui se dressait fièrement au milieu d'un tas de vaisselle sale et de détritus. Il porta le goulot à sa bouche et vida, d'un trait, la moitié du flacon. Il rota, s'essuya les lèvres d'un revers de main, puis pêcha un mégot dans le cendrier.

Il s'affala dans son vieux lit défoncé qui sentait le moisi. Ses yeux sautèrent des murs au plafond.

Un méchant rictus déforma son visage.

Il n'était pas responsable de sa déchéance. La faute en incombait à sa femme ! ... A sa conasse, sa garce, sa poufiasse, sa traînée, sa putasse de femme ! ...

Sa main tremblait lorsqu'il écrasa son mégot. Les images du passé se bousculaient dans sa tête. Il se revoyait, dix ans en arrière : il entendait les éclats de rire de sa femme, il sentait la douceur de ses lèvres sur son corps...

Sa face mal rasée se tordit de douleur. Le visage de son fils avait envahi sa mémoire...

Il se frotta la tête et ferma les yeux.

- Tu me dégoûtes ! ... Ne me touche pas !... Sors tes sales pattes et fous moi le camp ! ... Espèce d'ivrogne ! ... avait-elle hurlé par un petit matin ensoleillé du mois de mai.

Ivrogne ! ... Cette traînée avait osé le traiter d'ivrogne !

Il lui avait décroché une claque qui l'avait expédiée contre l'armoire, puis il était sorti de la chambre et avait fermé la porte à clef.

Quelques mois plus tard, elle avait obtenu le divorce, la garde de leur fils ainsi que la quasi-totalité de leurs biens.

- Salope ! ... maugréa-t-il... Par quel bellâtre es-tu en train de te faire baiser ?

Il haussa les épaules. Elle allait payer.

- Et pas plus tard qu'aujourd'hui ! ... éructa-t-il en se redressant.

Il enfila sa veste rapiécée, attrapa le couteau de boucher et, avec un étrange sourire aux lèvres, il se dirigea vers la porte.

Avant de franchir le seuil de sa demeure, il jeta un dernier regard sur le petit livre qui reposait sur le sol, non loin de son lit.

Il devait beaucoup à ce manuel de boucherie appliquée qu'il avait déniché, quelques mois plus tôt, au fond d'une poubelle, alors qu'il était en quête d'un morceau de pain.

Il avait puisé dans cet ouvrage sa raison de vivre, la force pour endurer sa condition, les moyens de sa vengeance...

En émergeant dans la rue, il enfouit sa main dans la poche de sa veste et caressa le manche en bois du couteau.

Dans un moment, il réglerait ses comptes avec sa salope d'ex-épouse. Non pas comme ces imbéciles de maris trompés, en une seconde, d'une balle en plein cœur, mais lentement, méticuleusement. Elle vivrait, dans sa chair, chaque instant de sa descente dans les bas-fonds de la société, chacune de ses nuits interminables.

Sa main se referma violemment sur le manche du couteau.

Le plus difficile serait de la neutraliser et de l'attacher. Le reste ne serait qu'un jeu d'enfant. Il avait lu et relu le manuel de boucherie appliquée.

Il s'imaginait déjà arrachant sa peau blanche, millimètre par millimètre, l'écorchant lentement, méticuleusement, dénudant, un à un, ses muscles gonflés de sang.

Un souvenir d'enfance traversa son esprit. Il revit le lapin que sa mère dépouillait et qui, dans un dernier sursaut, alors que tout le monde le croyait mort, s'était enfui. Il avait traversé la cour de la ferme en zigzaguant, traînant derrière lui sa fourrure ensanglantée. Après un aller et retour, il s'était effondré sous la risée de tous.

Peut-être la libérerait-il quand il aurait terminé de la dépiauter, juste avant d'éplucher sa tronche, de lui curer les os, de la dépecer.

Il s'imaginait son ex-femme courant dans la pièce, folle de douleur, et clapissant comme le lapin de son enfance.

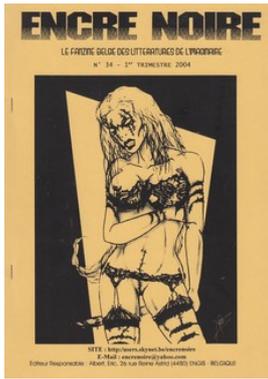
Fou de joie, il caressa avec lascivité le manche de son couteau.

L'impatience le saisit. Il allongea le pas.

Son pied atterrit sur l'étron mou déposé au milieu du trottoir par un chien pressé.

Emporté par son élan, il glissa. Ses tentatives pour rester debout furent aussi vaines que grotesques, il s'écroula sur le trottoir.

Allongé sur le pavé sale, sous l'œil méfiant des passants qui, croyant qu'il s'agissait d'un clochard cuvant son vin, l'évitaient, le couteau figé dans le foie, il se vida de son sang et mourut, alors qu'à l'autre bout de la ville, l'appartement laissé vacant par son ex-femme, morte neuf mois plutôt, dans un accident de la route, trouvait enfin acquéreur.



## La quête

Encre Noire N°34

Le document avait été découvert cinq mois plus tôt. Dans le secteur Nord. Dans le puits numéro cinq ; dans celui qui devait abriter le réacteur principal.

Il avait été transmis au haut comité. Immédiatement.

Le haut comité l'avait examiné, sans le comprendre. Il avait échoué à l'institut : naturellement. Elle seule pouvait le déchiffrer.

Deux mois plus tard, les savants de l'institut n'en avaient pas percé le sens. Trop hermétique, trop ancien...

Par contre, ils l'avaient daté ; au mois près.

- Ce texte remonte à la fin du vingtième siècle !... Au 10 mars 1996 ! avait lancé le haut responsable du laboratoire de physique nucléaire.

- C'est tout ce que vous pouvez m'apprendre sur ce hiéroglyphe ?... C'est maigre !... avait commenté le Leader du haut comité.

- Oui...

- Vos chercheurs n'ont pas réussi à traduire le texte idéographique !

- Non... convint le haut responsable du laboratoire de physique nucléaire.

Il agita le morceau de carton jaune sur lequel étaient dessinés les idéogrammes.

M@N\$ B@ST £FF PL\$\$!

CHμCK@N WμNGS P£RTμ£N 5 + GR&ND@ FRμT@ + GR&ND@ B£μSS£N G&Z@\$S@ 50CL

(&μL@S D@ P£\$L@T M&RμN@@S @T P&N@@S)

Une minute passa. Puis, sur ses lèvres fleurit un sourire : mi-figue mi-raisin. Il enchaîna :

- Un jeune hiérogrammate a émis une hypothèse... je vous la livre... elle vaut ce qu'elle vaut !

- Je vous écoute !...

- D'après ce spécialiste des textes anciens, ce document pictographique dissiperait le mystère de notre relégation dans les entrailles de la terre...

- Soyez plus explicite...

- Il y a plus de cinq cents ans un obscur fléau a contraint nos ancêtres à désertir leurs villes pour s'établir dans leurs égouts... Ils ont dû batailler bec et ongle contre les armées de rats, qui infectaient ces boyaux, afin d'imposer leur suprématie... de conquérir ce nouveau monde... qui est aujourd'hui notre univers...

- Vous avez l'intention me faire un cours d'histoire ? s'impatienta le Leader.

- Absolument pas !... Je sais que vous n'ignorez rien de notre passé... de celui de nos pères... mais nous ignorons pourquoi nos aïeux sont venus se réfugier ici bas !... Ce chercheur affirme que si nous parvenons à traduire ce texte alors, nous apprendrons ce qui les a contraints à fuir les verts pâturages qui s'étendent au-dessus de nos têtes.

Le Leader demeura sans voix ; un moment. Il s'ébroua.

- A-t-il une idée sur le moyen de déchiffrer ce fragment ?

- Oui.

- Lequel ? s'écria le Leader.

- Envoyer une expédition en surface... Afin de recueillir des indices.

Le Leader blêmit.

alarme du vidéophone arracha Pel Iffi d'un sommeil sans rêves, ni cauchemars. Il se dressa sur son séant, enfila une nuisette et se posta devant la caméra de l'appareil. Puis il décrocha.

C'était le Leader !

Il déglutit péniblement. Que se passait-il pour que le Leader, en personne, le réveille. A trois heures transuranniennes ?

" Voici votre nouvelle mission... "

Le fax cracha des documents : aussitôt. Le Leader reprit :

" Vous devez sortir en surface, explorer les lieux, récolter tous les indices susceptibles de permettre à nos savants de traduire ce texte, puis revenir... "

Il sentit une goutte de sueur dévaler le long de sa colonne vertébrale.

" Bien sûr, si l'un de vos hommes ou vous même êtes blessés lors de cette expédition, nous n'enverrons aucune équipe pour vous récupérer... Vous devrez regagner la base par vos propres moyens ! "

Une expédition en surface ! Jamais personne n'avait tenté pareille folie !

Il osa une question :

- Savons-nous ce qui se passe au-dehors ?

" Absolument pas !... Aucune équipe de chercheur n'a eu l'autorisation de franchir les enceintes blindées depuis une centaine d'années... La dernière tentative d'exploration au-delà des enclos fortifiés s'est soldée par un échec... Un échec cuisant... L'équipe a été décimée ! "

- Je vois...

" Vous pouvez refuser votre mission... Bien sûr... "

Pel Iffi hocha la tête. Si seulement il pouvait refuser !

Pel Iffi avala trois cachets caféinés et un grand verre d'eau délyophilisée.

Il s'assit sur la banquette métallique, face aux distributeurs de pilules nutritives et s'adossa à la paroi polyvinylique.

Sa mission était simple, tellement simple qu'elle en devenait impossible : gagner la surface de la terre, l'explorer, recueillir des indices qui permettraient de traduire le Tag et rebrousser chemin. Vivant; bien sûr !

Il contempla la reproduction du document. Pourquoi fallait-il que ce foutu texte soit déchiffré ? Parce qu'un abruti de l'Institut l'avait décrété !...

- Et c'est point barre !... hurla-t-il à l'adresse du reposoir pour humain à forme ergonomique qui lui faisait face.

Il fallait qu'il constitue son équipe ; une équipe solide : décidée.

Il s'empara du dossier qui reposait sur l'étagère de droite et l'ouvrit : immédiatement.

Ses yeux tombèrent sur le premier cliché : un beau brun aux yeux bleus.

Il grimaça. Ce mec ne lui serait d'aucune utilité.

Le second cliché: il en retint le sujet. C'était un type assez grand, docteur ès paléographe, spécialiste des formes anciennes d'expression murales, collectionneur de Tags antédiluviens. Il ne présentait qu'un défaut : sa chevelure grise, peut-être trop abondante pour une virée en surface.

Il nota son nom et ces coordonnées : Six Phran, 17-3X-Secteur Sud- Niveau 3.

Le troisième l'intéressa au plus au point : un spéculatif de l'architecture aquariophile de l'ère chrétienne ! Il inscrivit son nom sous le précédant : Deu Freit ; même adresse...

Ses yeux tombèrent ensuite sur une femme : grande, brune, belle. Experte en langues anciennes, parlées ou écrites.

Il calligraphia au bas de sa liste : Keuni Mideau, 71-3X- Secteur Plein Sud- Niveau 1.

Il posa son dossier sur la table. Il manquait un antiquaire, un érudit en objets primitifs.

Il retint Déraille Jai. Un homme solide, de grande science, sympathique et souriant, ce qui ne gachait rien: parfait pour cette tâche.

Son équipe était au complet. Il sourit.

Il ferma les yeux et s'imagina la tête de ces quatre personnes quand, dans cinq minutes, il leur aurait annoncé qu'à 10 heures transuranniennes et pétantes ils partaient pour la surface. Ils en perdraient la voix en protestations.

De toute manière, c'était comme ça ! C'était lui qui commandait !

Y'avait pas photo.

Il était arrivé devant le sas magnétique, numéro 58-X, à 9 heures 57minutes 39secondes transuranniennes. Il n'avait pas eu longtemps à attendre. Deux minutes plus tard Six Phran s'était numérisé dans le caisson de transmission.

Il sortit du bloc en se grattant le corps. Réaction normale dans les cas de déplacement par dénumérisation-renumérisation.

- Qu'est que c'est que cette merde ! hurla-t-il en direction de Pel Iffi.
- Vous enfillez votre tenue... J'explique ensuite... Quand nous serons au complet !
- Arrêtez de vous la jouer !

Pel Iffi n'eut pas le temps de répondre. Dans le caisson apparurent, tour à tour, Déraïlle Jai et Deu Freit.

- Revêtez vos tenues de combat... Nous avons déjà perdu assez de temps !

Keuni Mideau se matérialisa, alors que chacun s'était glissé dans sa combinaison.

Elle se gratta le corps, vérifia la bonne tenue de ces cheveux courts, puis, tout sourire, demanda :

- Que se passe-t-il mon brave ?
- Arrête de te la jouer ! lança Six Phran.
- Et alors chérie, on se lève ? enchaîna Deu Freit.
- Tout le monde attend et pendant ce temps là : chérie se pimploche ! renchérit Six Phran.

Déraïlle Jai se contenta de rire. De rire jaune. Car la situation ne se prêtait pas aux billevesées.

- Si vous nous expliquiez ce que nous faisons là !

Pel Iffi considéra ses vis-à-vis d'un oeil dédaigneux. Ils étaient beaucoup plus grands que lui. D'une tête au moins. Il haussa intérieurement les épaules. Ils avaient beau être plus grands, d'une tête, c'était lui le chef. Y'avait pas à discuter.

- Nous avons pour mission de récolter des indices qui permettront de traduire ce texte...

Il tendit à chacun des membres de son équipe une copie du hiéroglyphe.

- Et pourquoi doit-on traduire ce texte ? s'énerma Six Phran.
- Ce sont les ordres !... Dans ce texte sont contenues les raisons de notre relégation dans les sous-sol de la terre...
- C'est nett comme dessins !... Mais où allons nous rassembler ces fameux indices ?

Pel Iffi désigna, sans se retourner, la porte blindée et lardée de voyants lumineux qui se dressait derrière lui.

- Là haut !...

Les quatre blémirent.

- Là haut !... J'ai horreur de l'escalade ! s'exclama Six Phran.
- Là haut ! reprit Deu Freit.
- C'est ça... sans moi... s'étouffa Keuni Mideau.

- Ce serait avec un plaisir immense et intense que je vous accompagnerai dans cette expédition dont je ne doute pas, un seul instant, de l'intérêt, aussi bien scientifique qu'humain, malheureusement je ne puis me soustraire aux obligations que m'impose ma charge et ma position dans mon secteur ; ce qui rend impossible ma participation à cette virée, au demeurant, je le répète car j'en suis persuadé, fort sympathique et probablement enrichissante d'un point de vue des rapports humains...

Pel Iffi considéra le groupe d'un oeil méchant. Il planta dans sa bouche un cigare mal calibré et demanda :

- Dois-je vous rappeler que vous appartenez aux Marines ?... Au corps d'élite des sections scouts ? Et que par conséquent vous devez être disponibles... en permanence !

Personne ne répondit.

Pel Iffi se retourna et saisit un code sur le clavier de la porte blindée. Les voyants lumineux furent pris de folie. Une voix rauque résonna dans l'enceinte du sas :

" Attention !... Attention !... Vous venez de débloquent la fermeture magnétique... dans cinq minutes la porte va s'ouvrir... Si vous n'avez pas annulé l'ordre dans trois minutes, la sécurité ne répond plus de votre survie... Attention !... Attention !... le compte à rebours commence... "

La lumière du sas clignota.

" Un, deux... "

Pel Iffi refit face à son équipe. Ils étaient blancs.

- Ecoutez mes cailles on est une équipe bien soudée... alors vous rongez pas le crâne !... on débarque, on localise les indices et on rembarque !... Vous me suivez ?
- Oui !
- C'est ça notre mission mes cailles... On a tous besoin d'une bonne suée !... Allez les mecs !... Vous êtes des hommes ?
- Oui chef !
- Des vrais hommes ?
- Oui chef !

" Dix, onze... "

Des vapeurs chaudes fusèrent du pourtour de la porte. Une chaleur torride les enveloppa. Pel Iffi reprit en hurlant de plus belle :

- Qui êtes-vous ?

- Des Marines ! Chef !

- Qui êtes-vous ?

- Des Marines ! Chef !

- Marines vous allez rater la visite !... Prenez vos positions... Vos positions mes cailles...

La porte pivota. Une bouffée d'air humide, moite, nauséabonde agressa le groupe.

- Vos positions !... Bon dieu !... Vous êtes mous du ventre !... Allez mes cailles !

- Quelle puanteur ! s'exclama Keuni Mideau.

- C'est nett... ça sent les chiottes... rigola Deu Freit en bombant le torse et se caressant le ventre.

- Quelle horreur... vous avez l'intention d'emprunter ce passage ? insista Keuni Mideau.

- Oui mes cailles... le passage aux effluves de cinnamome n'est pas disponible !

- Il est certain que cette odeur nous est peu coutumière; dans notre univers elle est obsolète ; mais n'oublions pas que nous allons franchir les portes d'un monde nouveau ; d'un monde qui nous est totalement inconnu, duquel nous ne savons rien, et que l'odeur risque d'être le danger le plus inoffensif qui nous attend, qui nous guette, tapi dans l'obscurité de ce lieu sans vie sans intelligence, sans existence autre que chimérique...

Keuni Mideau haussa les épaules, puis rajouta :

- Il n'en reste pas moins que ça pue

- Arrête de te la jouer... Tu ne vas jamais aux W-C ? s'emporta Six Phran

Ces paroles scandalisèrent Keuni Mideau. Très digne, elle s'enflamma :

- Une lady ne défèque jamais !

- Je veux de la lumière dans ce boyau... et... on avance mes cailles ! ordonna Pel Iffi.

Ils progressaient péniblement le long d'une galerie, aux murs tapissés de dalles éventrées et au milieu de laquelle stagnait un liquide aussi noir que fétide. De temps à autre, ils devaient se battre contre des racines géantes qui tombaient du haut de la voûte et plongeaient, avidement, dans l'eau, comme à la recherche de la vie. Dans ces cas-là, ils étaient forcés de creuser leur chemin parmi l'enchevêtrement de fibres tenaces et poisseuses.

Au détour d'un coude, ils entendirent de longs sifflements stridents qui leur glaça le sang.

- Qu'est-ce que c'est ? hurla Keuni Mideau.

- Je l'ignore !... Je n'en sais pas plus que toi... je n'ai jamais foutu les pieds dans ce merdier ! répondit Pel Iffi.

Brusquement, alors qu'une forme diffuse fila devant eux, Deu Freit entama un chant. Un chant suraigu plus crispant que les lieux.

- Ta gueule ! lui lança Six Phran.

- Fais pas ta ratounasse !

- Qu'est-ce que c'était ? se crispa Keuni Mideau.

- Je ne sais pas... Le vent...

- C'est ça prenez-moi pour une conne !... J'ai bien vu que ce n'était pas le vent... Je refuse d'avancer tant que je ne saurai pas ce que c'est !

- Vos gueules...et... avancez mes cailles ! ordonna Pel Iffi.

- De la lumière dégouline du haut de la voûte ! Il doit exister une ouverture sur le monde du dessus ; nous devrions l'emprunter au plus vite et sortir de ce cloaque infecté de rats, de vermines et d'insectes...

- De rats, de la vermine et des insectes ?... Mais qu'est ce que c'est ?

- C'est ça ! s'écria Pel Iffi en désignant du doigt la centaine de rongeurs qui grouillaient sur le sol à quelques mètres devant eux.

- Merde !

- Va falloir les brûler... Y'a pas photo.

Ils émergèrent au monde après avoir soulevé une plaque d'égout.

- Vos lunettes ! s'écria Pel Iffi que la clarté du soleil venait de blesser aux yeux.

Chacun mit les siennes. Sauf Keuni Mideau qui ne les avait jamais ôtées.

- C'est quoi ? demanda Six Phran en désignant un bâtiment en ruine, dont il ne subsistait pratiquement plus qu'un pictogramme sur une enseigne.

- Je l'ignore... le spécialiste en architecture, c'est Deu Freit... précisa Pel Iffi.

- C'est quoi ? répéta Six Phran en s'adressant au dit spécialiste.
- J'en sais rien... en tout cas c'est nett... sourit-il avant d'esquisser un pas de danse.
- Tu ne sais pas ? Tu es pourtant spécialiste en architecture chrétienne !
- Inutile de faire tes dents !... Je suis spécialiste spéculatif de l'architecture aquariophile de l'ère chrétienne !
- En d'autres termes tu te la joues !
- Et toi tu peux me dire ce que c'est que ça ?

Deu Freit désigna le ciel d'un geste du menton.

- Le ciel !
- Le ciel !... Mais c'est qu'il mordrait ce chaaaâtooon ! Je ne te demande pas ce que c'est que le ciel... chacun le sait sans l'avoir jamais vu ! Je te demande ce que sont ces tags blancs et roses qui le décorent ?
- Bonté divine ! s'écria Déraïlle Jai, tombé en pâmoison devant les restes d'une jardinière en béton.
- Que se passe-t-il ? s'inquiéta Pel Iffi.
- Quelle beauté ! Quelle ligne pure !
- Tu sais ce que c'est ?
- Non...mais quelle importance... c'est beau !

Pel Iffi contempla la rue défoncée et éventrée par une végétation luxuriante et abondante. Ses yeux coururent le long des façades effondrées qui la délimitaient, puis ils se posèrent sur les membres de son équipe. Fière équipe. De spécialistes. Qui ne savaient rien !

- Fermez vos gueules... et... on avance mes cailles !

La traversée de la cité en ruine dura du sortir de l'égout jusqu'à la tombée du jour. Chemin faisant, chacun, en fonction de sa spécialité s'émerveilla à profusion devant un reste de mur peint en rose, un lampadaire en verre pateux, une plaque de rue aux lettres cabalistiques ou une fontaine débordant de têtards.

Ils partirent de la rue du M&R@CH&L F£CH, débouchèrent PL&C@ V@RD\$N, empruntèrent L'&V@N\$@ D\$ R@GµM@NT D@ BµG£RR@, puis celle &RµSTµD@ BRµ&ND jusqu'au rond point où ce dressait L@ MC D£N&LD..

Parvenu devant une ruine de faible hauteur, en ferraille, qui se devinait au milieu de hautes herbes folles, et alors que la nuit tombait et que la fatigue saisissait l'équipe des cinq, Pel Iffi décréta qu'ils bivouaqueraient ici.

Ils pénétrèrent à la queue leu-leu sous l'ancien hangar et commencèrent à installer leur paillasse, lorsque, alors que Deu Freit s'inquiétait de savoir à côté de qui il dormirait Keuni Mideau s'écria :

- Venez voir... J'ai découvert ce que nous cherchons !

Tous accoururent.

Sur un panneau, au-dessus de ce qui aurait pu être un comptoir, ils reconnurent les dessins du texte qu'ils devaient contribuer à traduire. Avec au-dessous une photo.

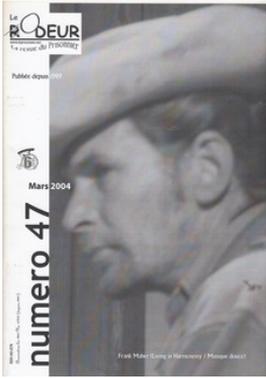
Six Phran se mit à siffloter. Voilà donc ce qu'avaient fui leurs aïeux... ce qui les avaient poussé à se réfugier au fond de la terre !

Au terme de deux mois d'étude, ils traduisirent le document pictographique :

Menu Best off plus!

Chicken Wings portion 5 + grande frite + grande boisson gazeuse 50cl

(Ailes de poulet marinées et panées)



### Amor

*Le Rodeur n°47 (La revue du Prisonnier)*

Ecrasée par la chaleur moite qui se coulait jusqu'au moindre recoin ombragé, la ville somnolait au bord du fleuve à demi tari. Le soleil atteignait le zénith, lorsque Madame Nathalie Fauvette engagea sa bicyclette, dans l'étroite rue du Bar. Fendant les vapeurs de goudron qui stagnaient entre les bâtisses, elle avançait avec mollesse. L'asphalte qu'elle arrachait à la chaussée dans un clapotis flasque, semblait ralentir son allure. Le front ruisselant de sueur, un léger chemisier collé à la peau, elle pédalait avec lassitude, dévoilant à chaque tour de roue, ses cuisses brunes et fines. Il ne lui restait plus qu'une centaine de mètres à parcourir avant de trouver refuge dans la fraîcheur de la cour intérieure de son hôtel particulier. Une multitude de tâches l'y attendait. Le mois prochain, elle mariait sa fille et dans sa famille un mariage ne se réduisait pas à simple passage devant le maire. Mais la première chose qu'elle ferait, en refermant la porte de son domicile, ce ne serait pas de régler les derniers détails de la cérémonie. Elle quitterait ses vêtements poussiéreux, humides et puant les vapeurs d'hydrocarbure, plongerait son corps dénudé dans l'eau parfumée du bain et avalerait une grande chope de café glacé. Elle haussa les épaules. Peut-être se dévêtirait-elle dans le bain tout en sirotant son café ? Peu importe ! Pourvu qu'il ne manque rien ! Elle appuya fort sur les pédales. Sa jupe remonta jusqu'à la lisière de son slip blanc. Trop absorbée par son effort et ses pensées, Madame Nathalie Fauvette ne remarqua pas l'estafette, qui démarra juste après son passage et qui klaxonna. La roue de son vélo mordit le caniveau. Le véhicule la dépassa lentement. Le chauffeur, les yeux rivés sur le rétroviseur, se léchait les lèvres. Elle baissa ses yeux. Son regard tomba sur ses cuisses que sa jupe courte ne couvrait pratiquement pas. Elle lâcha le guidon d'une main, rabattit le tissu et obliqua vers le milieu de la chaussée. Brusquement, l'estafette freina. Les portières arrières s'ouvrirent. Madame Nathalie Fauvette pressa précipitamment les freins et posa les pieds à terre. Malheureusement, l'arrêt de la camionnette avait été trop subit et sa réaction trop tardive. Emportée par son élan, la bicyclette percuta le pare-chocs arrière. La roue avant se tordit. La pointe de la selle cogna le bas de la colonne vertébrale de Nathalie. Deux individus, le visage dissimulé, la saisirent par les aisselles et la balancèrent dans la camionnette. Les portières se refermèrent. Le moteur s'emballa alors qu'elle tentait de se redresser. La secousse la déséquilibra. Sa tête rebondit contre la cloison métallique. Ses mains cherchèrent une anfractuosité pour se retenir mais un gouffre béant s'ouvrit sous ses pieds. Elle vogua un moment dans un noir oppressant...

Le froid du plancher métallique, sur lequel madame Nathalie Fauvette se posa, lui arracha un cri d'effroi. Le bruit du moteur s'était tu. Tout à coup, les portes s'ouvrirent. Craintivement, Nathalie se leva et avança vers le rectangle lumineux.

Elle passa sa tête à l'extérieur. Le soleil avait disparu. Le ciel était laiteux, comme un jour de février.

Une volée de riz la salua.

- Vive la mariée ! ... vociféra la foule qu'elle découvrit massée autour du véhicule.

Nathalie examina les gens qui l'entouraient. Ils étaient bizarrement vêtus. La plupart étaient coiffées de canotiers et portaient des blazers rayés.

Un homme sortit de la cohue et vint à sa rencontre. Il la prit par la main et l'invita à le suivre. Aussitôt une clique entonna la marche nuptiale.

- Pourquoi êtes-vous venue dans l'un des camions de votre père ? lui demanda l'homme.

Nathalie se tourna vers la camionnette et lut « Transport de Viande ». Elle refit face à l'homme qui la tenait, maintenant, par le bras ; elle reconnut son mari.

Celui-ci la poussa en avant. Elle leva les yeux : au sommet d'un escalier monumental était érigée une petite église blanche dont les cloches tintaient.

Entraînée par la foule bigarrée qui la talonnait, elle gravit les premières marches.

- Où suis-je ? demanda-t-elle en s'immobilisant.

- A l'église ! ... lui répondit son époux.

- Que voulez-vous ? s'écria-t-elle en direction de la multitude.

- Un mariage... Un mariage... Un mariage...

Ces gens se méprenaient ! Ce n'était pas elle la mariée, c'était sa fille ! Mais il était vrai que ce mariage ressemblait au sien !

Elle dégagea son bras d'un geste brusque puis, faisant face à la foule, elle hurla :

- Vous n'en aurez pas !

Alors qu'un immense éclat de rire déformait les visages qui l'entouraient, elle sentit la main de son mari se refermer sur son bras.

- De gré ou de force, nous te marierons ! ... lui murmura-t-il.

Des milliers de bouquets virevoltèrent dans les cieux

- Qu'y a-t-il de plus beau qu'un mariage pour commémorer la fête de l'amour ? entendit-elle énoncer à son époux.

- Vive la mariée ! ... Vive la mariée ! ... s'époumona la foule alors que les fleurs retombaient le long de l'escalier

Un millier de mains s'abattit sur son corps. Des doigts fébriles la saisirent par la taille, pendant que des paumes moites, qui tentaient d'empoigner ses chevilles, se pressaient le long de ses cuisses et de ses jambes. Des phalanges maigres s'enfoncèrent dans son dos.

Une violente poussée l'arracha du sol...

Elle ferma les yeux et sombra dans l'abîme obscur de l'inconscient...

Le châssis métallique du lit-cage, où Madame Nathalie Fauvette venait d'échouer, entailla profondément son genou. Sous l'emprise de la douleur, elle ouvrit les yeux. Trois silhouettes longilignes, éclairées par une ampoule se balançant mollement, l'observaient en silence.

Fuyant le regard brûlant des hommes en redingote sombre, elle se recroquevilla sur elle-même pendant que ses yeux bondissaient de mur en mur à la recherche d'une issue de secours.

- Où suis-je ? demanda-t-elle, contenant difficilement les sanglots qui emplissaient le fond de sa gorge.

- Au Village des Amoureux, lui répondit l'un des hommes coiffé d'un haut-de-forme.

- Que voulez-vous ? s'écria-t-elle.

- Une confirmation de mariage ! Comme il se doit, en ce mois de février... énonça une voix sourde.

- Une confirmation ! ... Une confirmation ! ... répétèrent en cœur les deux autres individus.

- Vous ne l'aurez pas ! hurla Nathalie en se blottissant contre le mur.

- De gré ou de force, nous l'aurons.

Les trois hommes esquissèrent un pas dans sa direction. Leur ombre filiforme descendit du plafond où elle oscillait lentement au rythme du va-et-vient de la lampe et enveloppa Nathalie dans son filet froid et menaçant. L'un des hommes lui présenta un document :

- Ce diplôme en parchemin personnalisé certifiera votre passage devant le Saint Patron des Amoureux... de la confirmation de vos vœux !

Nathalie dévisagea l'homme qui venait de parler. D'un geste lent, il roula le document et le glissa dans une poche de son habit. Alors qu'un fin sourire sardonique retroussait leurs lèvres, les trois inconnus ébauchèrent un nouveau pas. Leurs mains osseuses tendues,

ils s'apprêtèrent à la saisir.

Les yeux exorbités par la peur, elle bondit sur la couche, prête à se défendre, prête à labourer de ses ongles les faces hideuses de ses assaillants.

Malheureusement, le treillage métallique du sommier craqua sous son poids.

Déséquilibré, son corps bascula en avant. Une violente claque stoppa sa chute et la propulsa contre le crépi lépreux. Elle rebondit avec violence et bascula. Sa tête percuta le sol dallé...

Elle chavira parmi une infinité de souvenirs...

C'est une atroce migraine qui réveilla madame Nathalie Fauvette. Elle tenta, dans l'obscurité d'encre où baignait la pièce, de discerner les objets qui l'entouraient. Sa main tâta avec précaution le lit sur lequel elle gisait. Les draps soyeux étaient défaits, froissés et humides par endroits. Subitement, ses doigts rencontrèrent un corps nu.

Elle se redressa. La transpiration qui coulait le long de son dos collait sa chemise de nuit à sa peau. Le martèlement désordonné de son cœur résonnait dans ses tempes et amplifiait la douleur qui lui broyait la tête.

- Où suis-je ? hurla-t-elle.

La brûlure d'une lumière blanche, qui envahit la pièce, l'obligea à fermer les yeux.

- A la maison... grogna une voix.

Elle souleva ses paupières. Son mari l'observait en silence. Sous ses traits bouffis de sommeil, elle devina la colère.

- Que veux-tu ? demanda-t-elle paniquée.

Il haussa les épaules, puis, tout en secouant la tête, lança d'un ton glacial :

- Que tu me laisses dormir...

Nathalie embrassa du regard la pièce. C'était sa chambre !

- J'ai fait un cauchemar... fit-elle en se rallongeant.

- Ce n'est pas une raison... murmura son époux avant d'éteindre la lumière.

Fixant intensément le plafond, Nathalie lâcha la bride aux souvenirs.

L'amour, elle l'avait rencontré, au hasard des rues, voilà vingt ans, alors qu'elle s'apprêtait à fêter son dix-neuvième anniversaire. C'était un premier novembre, une de ces journées où le ciel bas et lourd emplît le cœur de tristesse. Le matin, elle l'avait passé au cimetière à couvrir le caveau familial de chrysanthèmes et à placer des bougies sur la tombe... Une coutume que ces ancêtres avaient importée de Wallonie...

L'après midi, alors que régnait une ambiance désœuvrée et très morne dans l'hôtel particulier de la rue du Bar, elle décida de partir en vadrouille dans la ville. Tout à coup, alors qu'il était peut-être encore à dix pas d'elle, venant en sens inverse, elle vit un jeune homme... Un sourire imperceptible illuminait ses yeux... Elle n'avait jamais vu de tels yeux... Il se faisait appeler Esp'...

Le début de l'espoir...

Novembre, décembre, janvier... ce fut en février qu'elle vit pour la première fois l'homme qui deviendrait son mari.

Juchée sur sa bicyclette, elle franchissait la porte cochère de l'immeuble familial au moment où une voiture se rangea contre le trottoir.

Nathalie freina précipitamment. La bicyclette stoppa sa course à quelques centimètres de l'aile gauche du véhicule. Le conducteur, probablement alerté par le crissement des pneus, jeta un œil dans sa direction et lui décocha un sourire insipide. Elle haussa les épaules, appuya fermement sur les pédales et enfila gaiement la rue du Bar. C'était le quatorze février, c'était la Saint Valentin et elle avait rendez-vous avec l'amour.

Nathalie enfonça sa tête dans l'oreiller. Des larmes s'échappèrent de ses yeux... Comment aurait-elle pu deviner qu'elle ne reverrait plus jamais l'homme qu'elle aimait, que sa famille la contraindrait à rompre avec Esp' et à épouser cet inconnu ?

Emportée par la nostalgie, elle s'enfonça dans le néant...

Madame Nathalie Fauvette tendit distraitement la main vers son mari. Ses doigts ne rencontrèrent que le crépi rugueux qui enduisait le mur de sa cellule.

Elle poussa un hurlement qui, au fil des minutes, se mua en une longue plainte avant de mourir emportée par un sanglot émaillé de rires convulsifs.

Dans un sursaut, elle se précipita contre la porte.

- Où suis-je ? Que voulez-vous ? s'époumona-t-elle en plaquant sa bouche contre le panneau de la lourde porte. Brusquement, alors qu'elle tambourinait contre le bois depuis une éternité, alors que ses poings avaient viré au pourpre, que ses forces l'abandonnaient, la porte pivota sans un bruit.

Un nain rondelet, en livrée noire, portant un chapeau melon, l'invita, d'un geste de la main, à le suivre.

Elle s'avança.

Au sommet d'un escalier monumental était érigée une petite église blanche dont les cloches carillonnaient. D'un camion, arborant sur son flanc « Transport de Viande », jaillit une foule dense, coiffée de canotiers et vêtue de blazers rayés.

Nathalie tourna la tête vers la droite. Les trois hommes filiformes chapeautés d'un haut-de-forme, se tenaient immobiles à quelques pas d'elles et lui expédièrent un sourire.

La multitude bigarrée, au rythme de la marche nuptiale qu'avait entonnée une clique de cuivres et de tambours, franchissait à vive allure la distance qui la séparait d'elle.

- Vive la mariée ! ... Vive la mariée ! ...

- Où suis-je ? demanda Nathalie.

- Au Village des Amoureux, lui répondirent en chœur, les trois hommes coiffés de haut-de-forme.

- Que voulez-vous ? s'écria-t-elle.

- Une confirmation !...répliqua la multitude.

- Où suis-je ? répéta Nathalie.

- A l'église... lui répondit son époux en la saisissant par le bras.

- Que voulez-vous ?

- Un mariage !... s'écria la foule hilare.

- Vous ne l'aurez pas ! cria-t-elle.

- De gré ou de force, nous marierons votre fille !

Un étrange calme avait envahi Nathalie. Au-dessus de la masse criarde, soutenue par mille mains, ce n'était pas elle que la foule conduisait à l'autel, mais le corps sans défense de sa fille.

- Allons-y ! lui dit son mari, en lui décochant une claque sur les fesses, comme pour la faire avancer plus vite.

Elle se retourna.

Elle était dans sa chambre, dans son lit, face à son époux.

- Dépêche-toi... Sinon, nous serons en retard au mariage de ta fille...

Le mariage de sa fille ! Avec cet homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine... Avec cet homme, dont les activités économiques se mariaient à merveille avec celles de sa famille... Avec cet homme qu'elle détestait... Avec cet homme qui l'arrachait à l'amour... A l'espoir...

Elle bondit hors du lit et se précipita à la cuisine : elle ouvrit fébrilement un tiroir... Sa fille échapperait à son sort !

Le cliquetis du verrou tira Nathalie de son cauchemar. Elle se redressa et s'assit sur le lit étroit.

Un homme mince, au maintien aristocratique, se dressait devant elle. Il arborait un nœud papillon et un costume trois pièces de couleur anthracite. D'un geste de la main, il ramena en arrière ses cheveux blonds et longs alors que de l'autre il plantait un cigare entre ses lèvres fines.

- Madame Nathalie Fauvette ? demanda-t-il avant d'ajouter, permettez-moi de me présenter : commissaire René Charles de Villemur... Il semblerait que vous ayez poignardé votre mari.... Je dois recueillir votre déposition.

Nathalie ne bougea pas.

- Allons-y ! ce ne sera pas long... ensuite vous serez présentée au juge...

Elle leva la tête vers le commissaire, puis détourna les yeux et les posa sur le mur gris de la cellule.

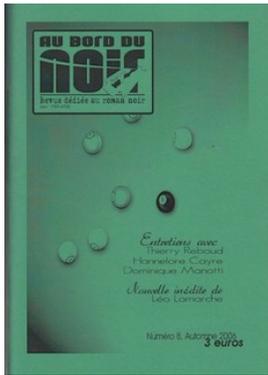
Subitement ses souvenirs déferlèrent dans son esprit pendant qu'un imperceptible sourire illuminait son visage.

Elle avait tué son mari d'un coup de couteau dans le cœur... juste avant les noces de sa fille.

Elle l'avait tué parce le mariage de sa fille ne devait pas ressembler au sien... Parce qu'un mariage n'est pas une transaction financière !

Elle l'avait tué pour délivrer sa fille, pour lui offrir la liberté...

Elle se leva, emboîta, fièrement, le pas du commissaire et franchit le seuil de la cellule, bercée par le doux souvenir d'un espoir.



### Fiction

#### *Au bord du noir*

Etienne Fourcault consulta sa montre : plus de deux longues heures à patienter. Il contourna la table, saisit une revue au titre étrange, « La Tête en Noir », qui traînait sur le buffet de la cuisine avant de se rasseoir devant la table de formica.

Il enflamma une cigarette et se mit à feuilleter distraitement la publication. Les illustrations lui plurent. Certes il aurait préféré des photographies mais faute de mieux, il se contenterait de ces gravures fort réalistes...

Une dizaine de minutes plus tard, l'esprit bouillonnant, il détacha ses yeux des courbes féminines qui s'étalaient pleine page sur le périodique pour illustrer un article, signait René B et intitulait : « Il était une fois...la Chouette ». Il se redressa et d'un pas décidé gagna la cave.

Il jeta un œil inquiet dans le réduit qu'éclairait, de sa lumière pisseuse, une faible ampoule. Elle reposait sur un vieux lit en fer, recroquevillée sous un édredon taché et déchiré. Il fixa un moment son regard vide, à force de trop pleurer, avant d'ébaucher un sourire.

- Ce n'est pas le moment de faire l'andouille ! se dit-il en réfrénant ses envies.

Il décolla à regret son œil du mouchard puis gravit, d'un pas pressé, l'escalier de bois, enfila le long couloir sombre et s'installa de nouveau devant la table de la cuisine avant de se plonger dans la lecture de :« La Tête en Noir ».

« Nerveusement, il consulta, pour la centième fois, sa montre : vingt-trois heures. Il était temps qu'il se mette en route...

Il rejoignit le garage puis, après en avoir fait coulisser la porte, grimpa dans sa voiture et s'enfonça dans la nuit sans lune.

Sur la route déserte, bordée de fossés où croupissait une eau noirâtre, la voiture filait à vive allure. Infatigables, les balais des essuie-glaces nettoyaient le pare-brise de la pluie fine, qu'inlassablement les rafales de vent glacial rabattait.

Pierre Romain, le visage chichement éclairé par la lumière verdâtre des témoins du tableau de bord, fixait la route sinueuse, que les phares balayaient de leurs pinceaux couleur d'urine.

Ses yeux tombèrent sur l'aiguille indiquant la vitesse. Elle oscillait autour des cent vingt kilomètres heure. Il grimaça et leva aussitôt le pied.

Ce n'était pas le moment de commettre une imprudence ! Si près du but, ce serait vraiment stupide de rater un virage où d'être interpellé par les flics pour excès de vitesse !

- D'autant que je suis légèrement en avance, marmonna-t-il en consultant sa montre.

Il stabilisa son allure et alluma une cigarette brune. Il pompa une longue bouffée, puis, en recrachant la fumée, vérifia, dans le rétroviseur, qu'aucune voiture ne le suivait.

Pour l'instant tout se déroulait comme prévu... Il n'y avait pas de raison que cela change !

Enfin parvenu à destination, il s'engagea dans l'étroit chemin qui menait au cimetière et se gara devant le portail en fer.

Il écrasa le mégot de sa cigarette dans le cendrier, inspira goulûment une longue bouffée de l'air tiède qui stagnait dans l'habitacle de la voiture, jusqu'à percevoir ses pulsations cardiaques puis il inspecta d'un œil anxieux les alentours... Aucune ombre suspecte... aucun mouvement menaçant n'attira son attention... mais cela ne prouvait rien... la noirceur de la nuit masquait tous les détails du paysage.

Il hésitait... Peut-être vaudrait-il mieux renoncer ?... Peut-être vaudrait-il mieux qu'il retournât à sa vie d'antan ?... A ces escroqueries pitoyables, ces casses de stations-services, ces agressions de vieux... Peut-être ?... Comment savoir ?

L'instant était crucial. Si le mari avait alerté la police alors, dans très peu de temps, il risquait...

Il chassa cette éventualité de son esprit. Le mari n'avait pas pu moufter !... Il savait que c'était sa seule chance de récupérer sa femme en vie !

- Et s'il profitait de l'occasion pour se débarrasser d'elle ? mâchonna-t-il.

L'estomac gonflé par la peur, il posa un pied à terre.

Il souffla profondément et s'avança vers la poubelle, qui se trouvait à droite de l'entrée du cimetière. Le sac était là. Malgré le vent chargé de pluie froide qui lui fouettait le visage, un accès de chaleur le submergea lorsqu'il saisit le sac.

Sans vérifier le contenu de la sacoche, le cœur battant la chamade, s'attendant à chaque instant à ce que retentissent dans la nuit des hurlements policiers, il réintégra la voiture.

Pierre Romain mit plus d'une heure pour rejoindre la maison isolée où il séquestrait Madame Sabine Latium, alors que celle-ci était à moins d'un quart d'heure de route.

Et c'est en sifflant à tue-tête une vieille chanson anglaise qu'il compta l'argent de la rançon. Il n'y manquait pas un centime !

- Super ! ... hurla-t-il en saisissant une poignée de billets qu'il dispersa au-dessus de sa tête comme s'il ce fut agi de vulgaires confettis.

Tout s'était déroulé à merveille. D'ailleurs, comment aurait-il pu en être autrement ? Il n'avait pas douté un seul instant du succès de son entreprise. Le mari était bien trop con pour risquer la vie de sa femme par une manœuvre hasardeuse.

- A moi la belle vie !... Les putes de luxe !... Le soleil et le sable chauds !... C'est terminé les hôtels minables !... A moi ! A moi ! A chacun son tour !... Maintenant c'est mon tour !

Une violente crise d'hilarité s'empara de son corps jusqu'à le contraindre à s'asseoir.

- Quel con !... Quel con ! hurla-t-il avant d'ajouter, in petto, comme si j'allais me risquer à lui rendre sa femme... et m'exposer à être identifié !... Faut vraiment qu'il soit con pour avoir cru un seul instant qu'il reverrait sa femme en vie !

Il alluma une cigarette brune, esquissa un pas de danse jusqu'au buffet de la cuisine, d'où il ramena une bouteille de whisky.

- C'est au fond du lac qu'il ira la repêcher sa femme !... Si les crabes ne la bouffent pas avant !

Un éclat de rire le secoua de nouveau : dans un lac il n'y a pas de crabes !

Il avala une longue rasade de whisky à même la bouteille, s'essuya la bouche du revers de la main puis se redressa et s'achemina jusqu'à la porte qui s'ouvrait sur l'escalier descendant à la cave.

Il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de cette pouffiasse de Sabine Latium.

Rien de plus simple : une balle dans le crâne... deux, trois lourdes caillasses fixées au corps... et hop au fond de l'eau !

Ils n'étaient pas prêts de la retrouver !

Il écrasa un sourire carnassier.

- De toutes les manières, lorsqu'ils la repéreront, je serai loin, très loin... au soleil, sous les cocotiers !

Il déverrouilla la porte de la cellule de fortune :

- Agite-toi ! ... On y va ! ... lança-t-il à la malheureuse en pénétrant dans le réduit puant où depuis plus d'une semaine il l'avait emprisonnée.

Elle se redressa légèrement et pointa vers lui son visage sur lequel se mélangeaient la poussière, le rimmel et le sang.

- Où m'amenez-vous ? bégaya-t-elle entre deux sanglots étouffés.

- Commence pas à pleurnicher !... Tu verras bien...

Il la harponna par les cheveux et d'une violente traction la contraignit à se redresser.

Seule une faible plainte s'échappa de ses lèvres tuméfiées. Une semaine d'enfermement dans le froid, l'humidité, sans se laver, à manger des bouillies infâmes, à vivre dans ses excréments, à vivre avec la peur de la mort qu'elle savait imminente, l'avait rendue insensible à la douleur physique.

Il s'approcha d'elle et lui couvrit la tête d'un sac de tissu noir qu'il fixa à son cou à l'aide de papier collant puis il joignit ses poignées et les attacha avec le même adhésif.

Il en avait acheté une dizaine de rouleaux et projetait de les utiliser pour cheviller les pierres à son corps. Il avait découvert cette technique il y a fort longtemps, en regardant un reportage à la télévision sur le Liban. Les preneurs d'otages emmaillotaient de la tête aux pieds leurs victimes avec ces bandes de papier adhésif. A l'époque le procédé lui avait semblé barbare, il s'était imaginé dans le rôle de la victime, mais aujourd'hui il était persuadé de la justesse de cette méthode.

- On y va ! décréta-t-il en la propulsant vers la porte.

Parvenu devant l'escalier, il l'attrapa par la main et la guida jusqu'à la voiture qu'il avait rentrée dans le garage. Sans ménagement, il la fit basculer dans le coffre dont il referma le capot immédiatement.

Il enflamma une cigarette débloqua la porte du garage qui, en couissant sur ses rails, déchira le silence de la nuit d'un crissement lugubre.

Il sortit la voiture...

Une rafale glaciale de vent jaillit, hurlant à la mort, d'entre les arbres qui ceinturaient la maison.

Il remit pied à terre et se dirigea vers la porte du garage afin de la refermer.

Son os frontal explosa sous l'impact de la première balle. Elle réduisit en bouillie son cerveau avant de ressortir, gluante, par l'occiput. Son corps rebondit contre le mur sous le choc des neuf autres.

- Cessez le feu !... hurla le commissaire De Villemur à ses hommes embusqués dans le bosquet. »

Dans un haussement d'épaules Etienne Fourcault replia le magazine, le balança rageusement puis recracha la fumée emprisonnée dans ses poumons.

Ses yeux se posèrent sur la couverture qu'illustrait une superbe femme solidement ceinturée par la main gantée de l'ombre qui se dressait derrière elle. Certes, il n'était pas superstitieux ; jamais il n'avait gobé les fariboles concernant les rêves prémonitoires et autres billevesées, mais il n'aurait pas dû feuilleter cette revue et encore moins lire cette histoire.

Lorsqu'on s'apprête à toucher une rançon mieux vaut avoir l'esprit paisible !

Nerveusement, il consulta sa montre. C'était l'heure.

Après avoir jeté un œil dans le réduit où gisait Madame Thérèse Sabine, il gagna sa voiture et s'enfonça dans la nuit étoilée.



# Tueurs sans gages

*Inédit*

Jean Philippe Legrand quitta son luxueux bureau, situé au dixième étage d'une tour exclusivement réservé au monde des affaires, avec aux lèvres un sourire indéfinissable ; si tout se déroulait comme prévu, dans quelques heures, il n'aurait plus à partager le pouvoir, il serait seul à diriger les destinées de la société, seul à bénéficier de sa prospérité.

Il tira le battant métallique de la porte de l'ascenseur et, les yeux dans le vague, fit un pas en avant.

Le sol se déroba sous son pied. Il lâcha son attaché-case, lança ses mains et s'agrippa au câble de l'ascenseur.

Le choc sourd de son porte-documents, s'écrasant au fond du gouffre noir, qui s'ouvrait sous son corps, rebondit contre les parois sombres du boyau.

Un silence sépulcral lui succéda.

Jean Philippe leva les yeux. Il distingua le plancher métallique de la cabine un étage au-dessus de lui.

D'un violent coup de rein, il projeta ses jambes vers l'embrasure de la porte. Il parvint à agripper la pointe de ses chaussures au rebord de celle-ci, et à bloquer l'huis, avant qu'il ne se referma complètement.

Le corps couvert de sueur, la vue brouillée par l'effort, il hurla.

Le cri strident, qui jaillit de sa gorge, lui revint aux oreilles tel le ricanement cynique d'un monstre... dans la gueule duquel il se serait jeté.

Sa sudation se combinait à la graisse, qui recouvrait le filin d'acier. Bientôt, la tête de Jean Philippe fut plus basse que ses pieds.

Il cria de nouveau.

En guise de réponse, il sentit sur ses jambes la poussée qu'une main inconnue exerça sur la porte. Ses pieds glissèrent, et son corps, réexpédié dans le vide, oscilla lourdement dans le vide.

La porte le l'ascenseur claqua sèchement.

Glacé d'effroi, sentant la main de la mort le saisir, Jean Philippe, dans un ultime sursaut, tenta de se soustraire à la force de gravité qui, inexorablement, l'aspirait. Il enroula ses jambes autour du câble et parvint, au terme d'un effort surhumain, à se hisser de quelques dizaines de centimètres.

Mais très vite il dut céder le terrain si péniblement conquis. Il glissa le long du câble, d'abord très lentement, puis de plus en plus vite.

Le métal tressé lui meurtrit les mains et traça dans sa chair un profond sillon sanguinolent et noirâtre. Il essaya, avec ses pieds, de stopper sa glissade, mais emporté par l'élan, il perdit une chaussure et s'entailla profondément la plante du pied.

Après une courte pause, son corps reprit sa descente.

Il banda les muscles de ses jambes et enserra le câble entre ses cuisses. Mais, la graisse qui enduisait le filin, le sang qui giclait de ses mains, la chair que l'acier broyait, réduisirent à néant ses efforts. L'acier déchira le pantalon et s'incrusta dans son mollet.

Jean Philippe dégringola trois étages.

Il jeta ses pieds contre le mur. Ceux-ci râpèrent la paroi sur plusieurs mètres avant de rencontrer une aspérité.

Sa cheville cassa.

Jean Philippe l'ignora. Il souffrait d'un dédoublement de la personnalité. Son corps endurait le martyr, son esprit n'en savait rien, il était comme mort.

Immobilisé de nouveau, il hurla dans le noir.

Brusquement une dizaine de mètres au-dessus de lui, il entendit le moteur de l'ascenseur se mettre en branle.

Sans comprendre, les yeux exorbités, plus par la souffrance que par la peur, Jean Philippe observa la cabine se rapprocher. Il tenta, avec son crâne, de la stopper...

Son corps rebondit une centaine de fois contre les murs du boyau noir, laissant sur le béton, après chaque choc, d'épaisses traînées rouges. Sa jambe gauche toucha la première le fond du gouffre, elle se brisa en deux et se dressa vers le ciel tel un pieu. Le tronc s'empala à ce mat. Le foie gicla de son enveloppe charnelle comme un bouchon de champagne. La tête de Jean Philippe, qui depuis une fraction de secondes, s'était désolidarisé du reste du corps, percuta violemment le thorax et s'y creusa une niche à hauteur du cœur.

Le silence retomba.

Le trotinement nerveux d'une dizaine de rats des villes affamé le rompit presque aussitôt.

=====

Monsieur Hector Leconte, installé au volant de sa voiture, quitta le parc arboré qui ceinturait sa villa et s'engagea sur la route sinueuse qui dominait la ville.

Il embrassa du regard la kyrielle de points lumineux qui brillait au loin, dans le creux de la vallée.

Un fin sourire barra son visage. A l'heure actuelle, il devait être enfin seul à la tête de la société. Il en recevrait la confirmation dans une dizaine de minutes, quand, après avoir atteint la ville, il intégrerait son bureau.

La nuit enveloppait la campagne et ne laissait deviner de la route tortueuse que l'étroite portion jaunâtre mise à jour par les phares de la voiture. Mais Monsieur Leconte n'en avait cure, il connaissait parfaitement ce chemin, accroché à flan de colline, qui descendait de sa demeure jusqu'à la ville.

Il rétrograda en souplesse et franchit le virage avec virtuosité puis il enclencha la troisième et ré accéléra. Mais très vite, il parvint à l'entrée d'une nouvelle courbe.

L'esprit ailleurs, rêvant d'un avenir prospère, échafaudant des projets ambitieux, il pressa avec délicatesse la pédale du frein.

Elle résista. Le moteur de sa grosse cylindrée ronfla...

Brusquement, la pédale céda sous son pied. Elle s'enfonça mollement jusqu'au plancher, comme immergée dans du yaourt. Par chance, la voiture avait suffisamment ralenti pour sortir du virage sans dommage.

Monsieur Leconte, homme à l'esprit méthodique, répéta la manœuvre. Il pressa, de nouveau, la pédale du frein. Celle-ci réagit de façon identique : elle résista avant de céder sous la pression.

La voiture prenait de la vitesse et filait droit sur un virage en épingle à cheveux.

Un flot de sueur noya subitement Monsieur Leconte. Que pouvait-il faire pour ralentir son bolide ? Tenter de le stopper à l'aide du frein à main ? Le blocage des roues risquait de lui faire perdre définitivement le contrôle de la voiture...

La mâchoire crispée, il agrippa de toutes ses forces le volant et entreprit de négocier, au mieux, le tournant qui s'ouvrait devant lui.

L'habitacle spacieux, dans lequel il était installé, lui parut subitement minuscule. Il entendit le crissement des pneus. Au bas de la vallée, les lumières d'un quartier clignotèrent deux fois puis s'éteignirent.

La voiture franchit la moitié de la courbe...

La sueur ruisselait à grands flots le long du dos de Monsieur Leconte. Le ravin s'ouvrait devant lui. Il devina que son bolide filait droit dessus. Il banda ses muscles, raidit son corps...

Il réussit à éviter la chute. La voiture jaillit hors du virage tel un diabolin de sa boîte.

La sueur, qui couvrait son front et que ses sourcils broussailleux avaient contenue, dégouлина devant ses yeux. Sa vue se brouilla.

Les lumières de la ville s'estompèrent, l'univers tout entier sembla comme immerger dans un aquarium.

Les lois impénétrables de la physique avaient pris possession de la voiture.

Au bord du gouffre, l'automobile parut hésiter un instant. Un moment, les roues surplombèrent le vide.

Monsieur Leconte sentait un liquide chaud se répandre entre ses cuisses...

Un grand soulagement irradiait son bas ventre...

Finalement, la voiture bascula. Elle roula sur la pente douce, puis percuta un rocher saillant. L'arrière se souleva... Leconte fracassa le pare-brise de son front dégarni et, bloqué par le volant, retomba sur son siège, le visage grêlé d'éclats de verre et une dizaine de côtes épinglées aux poumons.

La voiture effectua une vingtaine de tonneaux.

Leconte fut de nouveau soulevé et expédié avec violence contre les parois de l'habitacle.

Lorsque la voiture s'immobilisa, le corps, en retombant, s'empala au levier de vitesse. Sous la poussée, l'anus explosa.

La voiture en fit de même...

Le silence retomba sur ce coin de campagne.

Le trottement nerveux d'une dizaine de rats des champs affamé le rompit presque aussitôt.

=====

Ni le tueur à gages, qui avait exécuté Monsieur Jean Philippe Legrand, ni celui qui avait saboté la voiture de Monsieur Hector Leconte, ne furent payés. Ils avaient réciproquement occis leur commanditaire.



### Peter S. Le fou sans cœur

*L'éclat de Midi-Pyrénées n°2 -1984*

Mar L. Boro était un petit homme rondouillard, au crâne dégarni ; ces yeux protubérants l'apparentaient plus à la famille des batraciens qu'à celle des hominides et les trois verrues qui ornaient son nez n'infirmait pas ce diagnostic.

La vie qu'il menait n'était pas plus attrayante. Jamais la moindre petite histoire n'était venue rompre la monotonie de son existence, même son mariage s'était déroulé sans problème ni passion.

Il avait épousé une petite femme pas vraiment laide, pas vraiment belle comme d'autres achètent une savonnette, par souci d'hygiène. Sans choisir. Mais il n'avait jamais eu à s'en plaindre. Elle s'était révélée être exactement ce qui lui convenait le mieux : attentive, avenante et discrète...

Oui vraiment, la vie de Mar L. Boro, s'écoulait telle une longue rivière, sans remous, sans histoires, hormis, bien sûr, celles qu'il écrivait.

Car Mar L Boro était écrivain.

Ce jour-là, il finissait de rédiger les aventures mouvementées d'un fou nommé Peter S. Confortablement installé devant sa machine à écrire, il hésitait sur la suite qu'il convenait de donner à son volumineux récit. En effet, son héros se trouvait en très mauvaise posture. Il était piégé dans une banque.

Peter S. était parvenu à s'évader de l'hôpital psychiatrique, où il était détenu depuis plusieurs mois. Déguisé en religieuse, lors de sa cavale, il avait violé deux nonnes à l'aide d'un crucifix puis étranglé l'une avec les tripes de l'autre.

Mar L. Boro en était arrivé maintenant au dénouement et il lui fallait délivrer son personnage de ce nouveau piège. Après la courte pause mise à profit pour renouer avec l'inspiration et boire le verre de lait que sa tendre épouse venait de déposer sur son bureau, il reprit le cours de son histoire.

« Les clients et les employés de la banque gisaient sur le sol, bien en vue, entre les guichets et la vitrine. Peter S. les observait, ils étaient grotesques, tels des papillons épinglés.

Il les observait avec délectation, les détails ridicules de leur position le renvoyaient aux moments les plus palpitants de sa cavale.

La chaussette tire-bouchonnée sur la cheville blanchâtre du petit brun à lunettes, le fit repenser à ce mari qu'il avait débité en tranches. Les pleurs et les soubresauts de l'employée lui firent revivre son évasion de l'asile quand, le crucifix dans la vulve, Sœur Amélie lui demandait en pleurant et en se signant d'être raisonnable.

Il détailla longuement les fesses, enserrées dans un minuscule slip rose, de la cliente qui s'était jetée au sol précipitamment et n'avait pas pris garde à sa jupe, puis il enjamba une petite vieille morte depuis dix minutes d'une crise cardiaque.

Posté derrière la porte de la banque, il scruta méticuleusement les alentours. Son regard perçant lui permit de localiser la dizaine de tireurs d'élite embusqués sur les toits.

La situation était délicate, très délicate, mais pas désespérée. Il s'était tiré de postures bien plus épineuses. Tout était question de sang froid, il ne fallait pas qu'il cède à la panique. Comme toujours dans ces cas-là, il trouva immédiatement la solution adéquate. Il décrocha le téléphone et demanda à être mis en communication avec le commissaire responsable de l'opération.

- Je veux une voiture devant la banque dans cinq minutes ! ... sinon j'abats un otage toutes les cinq minutes ! ... lâcha-t-il dans le combiné.

Quand les cinq minutes se furent écoulées, il vérifia que la voiture l'attendait devant la porte puis, refaisant face aux pauvres bougres qui tremblaient sur le sol, il se mit en quête d'un otage.

Il savait que le succès de sa fuite dépendait de ce choix, aussi jeta-t-il son dévolu sur la seule femme enceinte du lot.

- Debout ! ... lui dit-il en balançant un coup de pied dans son ventre plein.

Il se colla contre son dos et, la tenant fermement par la tignasse, la poussa jusqu'à la sortie.

- Si tu fais l'idiote, je te bute ! ... lui glissa-t-il très suavement à l'oreille tout en lui enfonçant le canon de son feu dans les reins.

La future mère en guise de bouclier, il franchit le seuil de la banque et, les yeux fixés sur les toits environnants, se dirigea vers la voiture. Mais, alors qu'il grimpeait dans l'auto, il croisa la ligne de mire de l'un des tireurs d'élite.

Ainsi s'acheva la cavale sanglante de Peter S., le fou sans cœur. »

Mar L. Boro inscrivit le mot fin au bas de la page puis, armé d'un stylo rouge, relut les dix feuillets qu'il venait d'écrire. Mais comme la chute ne l'emballait pas, il y apporta une légère retouche.

Juste après la vaisselle, son épouse lui demanda de passer à la banque pour retirer de l'argent. Il s'exécuta sans se faire prier, car Mar L. Boro n'était pas homme à refuser un service.

A peine avait-il franchi le seuil de l'agence qu'une espèce de gorille, au regard de dément, lui enfonça le canon d'un revolver dans le cou.

Mar L. Boro jeta aussitôt un regard désespéré dans le hall : il n'y avait aucune femme enceinte. Alors, pressentant qu'il servirait de bouclier, il se dit tristement :

« Pourvu que ma vie ne soit pas un roman... »

Pendant ce temps, Madame L. Boro, profitant de l'absence de son mari pour ne rien faire, s'assit derrière la table de travail, se saisit du manuscrit et le feuilleta distraitement. Seule, la dernière phrase écrite à l'encre rouge attira son attention.

« Par chance, il s'était légèrement déplacé quand le policier pressa la détente, et ce fut l'otage qui écopa de la décharge, en pleine tête. »



### La tragique histoire d'Adèle H. Morris

*L'éclat de Midi-Pyrénées n°3 - 1984*

Elle ouvrit ses yeux...

Que rencontra son regard ? Sur quel objet, sur quel visage se posa-t-il ? Le bleu de ses yeux, qu'elle venait de dévoiler, tomba-t-il sur le visage souriant de son ami ? Allait-elle se précipiter dans ses bras puissants, écraser ses lèvres de sa bouche avide et, de sa langue vorace, forcer sa cavité buccale ? Se préparait-elle à nouer solidement ses jambes autour de sa taille, à frotter son corps au sien d'une ondulation langoureuse et pressante ? Collés l'un à l'autre allaient-ils basculer sur une couche défaite ? Leurs mains affolées et fébriles allaient-elles courir sur leurs corps allongés, sauter les ultimes obstacles de tissus qui les protégeaient ?

Le soleil avait déchiré l'obscurité de la nuit en début de matinée, aux premières heures de l'aurore. Très vite, dans un mouvement ascensionnel irrésistible, il avait répandu sa lumière et sa chaleur sur la ville endormie.

Mademoiselle Zoé H. Morris, en ce matin de printemps, déploya beaucoup moins d'énergie que cet astre céleste.

Elle ouvrit ses yeux alors que onze heures sonnaient à sa pendulette.

Zoé H. Morris était âgée d'une vingtaine de printemps et s'enorgueillait, secrètement, du corps magnifique que la nature lui avait offert. Son torse s'ornait de seins délicats, à l'arrondi doux et couronné de mamelons fiers et bruns. Son ventre plat, légèrement hâlé et discrètement musclé, dominait une paire de longues jambes au galbe parfait. Au sourire de son visage, répondait celui, plus fripon et secret, que lançaient les fossettes qui enluminaient ses fesses.

Pour la belle Zoé, l'après-midi ensoleillée qui commençait n'était pas une après midi ordinaire. Elle avait rendez-vous, dans une paire d'heures, avec le beau jeune homme qu'elle aimait et qui l'aimait.

Excitée par ce galant rendez-vous, et pressentant qu'elle finirait la journée dans un lit chaud et douillet, elle aspergea, avec soin, mais sans excès, sa somptueuse anatomie, sa blondeur intime, ses sillons secrets, de senteurs enivrantes. Puis, sachant fort bien qu'en amour, le paraître prend souvent le pas sur l'être et, qu'en certaines circonstances, il l'anéantit, elle revêtit son corps de dentelles et de soie noire avant d'enfiler une courte jupe fendue et une sorte de guenille sortie tout droit d'un magasin chic.

Ainsi parée, elle se sentait investie d'une force invincible dont elle n'avait nul besoin puisque le cœur de son ami n'était plus à conquérir, mais dont la présence lui était agréable.

Elle dévala l'escalier jusqu'au sous-sol et s'engouffra dans le parking souterrain.

Le claquement sec de ses pas rapides sur le sol en béton, avant de mourir comme asphyxié, se répercuta une dernière fois contre les parois grisâtres et chichement éclairées par des ampoules pisseuses.

Un silence pesant s'abattit.

Un bruissement se fit entendre.

Zoé H. Morris redressa vivement sa tête. Elle embrassa du regard le parking. Ses yeux coururent d'une voiture à l'autre.

Un mouvement d'air lui caressa la joue. Deux mains crasseuses se refermèrent sur elle. Des bras puissants l'enserrèrent par la ceinture. Un souffle chaud et fétide dégouлина le long de son cou. Elle hurla.

Quelque part, un chat miaula.

La prise se desserra. Elle pivota. Un violent coup de poing la cueillit sous le menton et la propulsa contre sa voiture.

Zoé H. Morris glissa, tel un pantin désarticulé, sur le sol froid et maculé d'huile.

Petit Jacques la jeta, sans ménagement, dans le coffre de la voiture et gagna, à bord de celle-ci, une maison en ruine.

Il tira la belle Zoé du coffre, puis il la saisit par les chevilles et la traîna sur le plancher défoncé du rez-de-chaussée. La jupe de Zoé se retroussa. Petit Jacques s'arrêta. Ses yeux remontèrent le long des jambes moulées dans des bas noirs. Ils sautèrent par-dessus l'ourlet, plus sombre, qui ceignait ses cuisses à mi-hauteur. Ils s'immobilisèrent un instant sur la chair dénudée, puis, agrippés à la jarretelle, ils se hissèrent jusqu'à la lisière de sa culotte.

D'un revers de la main, Petit Jacques essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

Ayant retrouvé son souffle, Petit Jacques se remit à tracter Zoé. Son slip, qui frottait contre le parquet couvert de gravats, s'incrusta dans sa peau, le tissu se tendit à l'extrême, les fesses débordèrent.

D'un coup de langue, Petit Jacques happa la transpiration qui gouttait aux coins de sa bouche.

Il jeta Zoé H. Morris sur un vieux matelas que jonchaient des restes de repas.

Le temps passa. Zoé H. Morris bougea légèrement.

Elle ouvrit ses yeux. Elle observa le local sordide, le matelas crasseux, le visage difforme de l'homme qui lui faisait face.

Petit Jacques se pencha vers elle et posa sa main rougeâtre sur sa cuisse.

Le voile d'hébéture, qui enveloppait Zoé, se déchira. Elle hurla.

Bondissant sur ses pieds, elle se lança en avant. Petit Jacques lui colla une claque magistrale qui l'expédia contre le mur. Puis, il l'empoigna par les cheveux, la retourna et, d'une bourrade sèche, l'envoya valdinguer, la tête la première, sur le lit.

Le visage de Zoé s'enfonça dans la couche bosselée et parsemée de bouts de pain moisis, de papiers gras, de couvercles de boîtes de conserve.

La puanteur l'assaillit. Des relents d'urine, de vomissure, de vinasse la maintinrent clouée sur le lit. Des sanglots brefs, mais violents lui secouaient le corps.

Elle se redressa sur ses coudes. Un filet de bave s'échappa de sa bouche.

Petit Jacques se tenait derrière elle, hilare, heureux de vivre.

Il posa ses mains sur les hanches de Zoé et ramena vers lui ses fesses. D'un geste brusque, il souleva sa jupe et lui arracha le slip.

L'élastique du sous-vêtement mordit, jusqu'au sang, la chair délicate. Elle cria et tenta de se sauver à quatre pattes.

Tout à coup, alors que Zoé sentait une des mains de son agresseur fouiller sa blondeur intime, elle l'entendit cracher.

Le jet de salive atterrit sur le bas de son sacrum, puis il ruissela le long de son sillon secret.

Zoé balançait ses pieds au hasard, en direction de son assaillant.

Petit Jacques poussa un grognement de douleur. Zoé venait, avec son talon, de percuter ses testicules. Il se releva et s'éloigna.

Zoé H. Morris, terrorisée et sans voix, se blottit au fond du lit, dans une encoignure de la pièce.

Petit Jacques s'approcha. La rage incendiait son regard. Son front était nappé d'énormes gouttes de sueur. Sa respiration rauque résonnait dans la maison.

Zoé laissa fuser une longue plainte. Ses larmes se mêlèrent à la salive qui jaillissait de sa bouche à chacun de ses sanglots. Elle se tassa un peu plus dans l'angle de la pièce. Sa main rencontra le couvercle déchiqueté d'une conserve. Le métal lui entailla la chair.

Elle ferma les yeux.

Elle sentit les doigts de son agresseur se refermer sur ses chevilles. Elle l'entendit rire.

Elle ouvrit ses yeux, et fendit l'air d'un geste de la main.

Une grimace atroce paralysa la face suintante de Petit Jacques. Ses traits s'étirèrent jusqu'à l'extrême, jusqu'à la déchirure. Ses rides et ses plis faciaux furent secoués d'un tremblement qui ôta à son visage tout aspect humain. Ses yeux disparurent sous des amas de viande velue, son nez se dilata jusqu'à l'aplatissement, son front se crevassa, sa bouche s'estompa sous une écume épaisse avant de s'ouvrir, telle une plaie purulente, et de laisser échapper, mêlé à des renvois puant le vin et le tabac froid, un cri insoutenable, un barrissement où s'entrechoquaient des borborygmes, des rots et des sanglots.

Son regard bondit de ses mains ensanglantées qu'il avait instinctivement portées à son bas-ventre, sur l'objet sanguinolent qui, lui aussi, reposait sur le matelas crasseux, aux pieds de Zoé H. Morris. La douleur le terrassa. Il s'abattit sur le sol.

Zoé observa le corps qui gisait à quelques mètres d'elle et qu'agitaient des convulsions. Elle appuya sa tête contre le mur, posa son regard sur le plafond et ferma les yeux. Ses muscles se détendirent, le couvercle métallique au pourtour acéré, avec lequel elle avait tronçonné le sexe de Petit Jacques glissa entre ses doigts et chuta, sans bruit, sur le lit.

Au fil du temps, les hurlements de Petit Jacques perdirent de leur intensité, ils se muèrent en un gémissement sourd, en une plainte étouffée.

Elle ouvrit ses yeux et découvrit à une paire de mètres d'elle, baignant dans son sang, Petit Jacques qui gisait sans vie sur le sol, le visage tourné dans sa direction.





# Claustrophobie

*Inédit*

Iakkhos Hadès était un homme d'une quarantaine d'années, à la silhouette élancée et élégante, au visage fin, coiffé d'une chevelure poivre et sel, légèrement ondulée. Calme et souriant, il donnait de lui l'image d'un homme équilibré et assuré. Ses interlocuteurs tombaient très vite sous l'emprise de sa forte personnalité. Un sentiment de quiétude les habitait et ils le quittaient, l'esprit tranquille. Le cabinet du docteur Iakkhos Hadès, spécialiste en gériatrie, ne désemplissait pas de la journée.

Il savait mieux que personne écouter les longs bavardages de ses vieux patients. Mal aux pieds, aux jambes, aux bras, vertiges, ménopause, rhumes, gripes, angines, cancers... angoisses... Il régnait sur cette cour des miracles, sur cette cour des maladies, avec une aisance inébranlable. D'un geste, d'un mot, de trois pilules et de deux gouttes, il rassurait ses malades, faisait battre en retraite leurs peurs crépusculaires. Et quand, l'ordonnance dressée, il accompagnait son client jusqu'à la porte de son cabinet, il n'oubliait pas de lui lancer, devant ceux qui attendaient tristement leur tour, une parole tendre et plaisante, une parole qui semblait dire « Voyez comme Monsieur a bonne mine, voyez comme il va de nouveau bien... Il est guéri ! ». Et le vieillard s'enfonçait alors dans le tumulte de la ville, avec au cœur cette pensée joyeuse : « Je vais beaucoup mieux. »

Monsieur Iakkhos Hadès quitta son cabinet médical alors que le soleil disparaissait à l'horizon. Sans hésiter, il grimpa dans sa voiture et mit le cap sur la demeure de son père qu'une grave maladie clouait au lit depuis plusieurs mois.

Parvenu à destination, avant de franchir le portail, il stoppa sur le petit pont qui enjambait le fossé ceinturant la propriété, et fit un signe de la main à Charon, le vieux jardinier, qui curait cette tranchée.

Charon rabattit sur son crâne émâcié la capuche de sa pèlerine noire puis, posant la faux sur son épaule, grimpa jusqu'à la voiture. Iakkhos lui offrit une cigarette, comme d'autres donnent une piécette en obole. Charon le remercia et lui ouvrit le portail.

Iakkhos enfila le petit chemin qui traversait le bois. Il stationna devant la maison, sur la cour gravillonnée, escalada les sept marches du perron, franchit le palier et poussa la porte de la maison.

Il comprit, à la vue des mines sombres et défaites de l'infirmière et de la cuisinière, qu'un malheur venait de se produire. Sans prononcer un mot, il marcha droit vers l'escalier, et alors que Madame Eaque, la cuisinière, lançait une longue plainte, il gravit les degrés qui le séparaient du premier étage.

La porte de la chambre n'était pas fermée. Par l'entrebâillement, il vit le visage maigre, flétri, comme froissé de son père. Il n'entra pas immédiatement. Immobile sur le seuil de la chambre, les yeux fixés sur la masse chétive, il laissa dériver son esprit au milieu des récifs tranchants du souvenir.

Au sortir du cimetière, après avoir reçu les condoléances d'une foule d'amis, il s'installa à bord de sa voiture, et, sous le regard compatissant de Madame Minos, l'infirmière, il prit la route de la maison paternelle.

La demeure était vide et silencieuse. Il y régnait une étrange odeur, une odeur de mort.

Sans hésiter, il se dirigea vers la chambre de son père. Son regard tomba sur la couche bosselée de celui-ci. Rhadamante, la femme de ménage, avait tiré avec soin le couvre-lit. Il haussa les épaules.

Brusquement, il se détourna et porta ses yeux vers le grand placard qui faisait face au lit. Un sanglot, quasiment inaudible, s'en échappait.

D'un geste vif, il ouvrit la porte de l'armoire.

Le fantôme était là. Après 35 ans, il était toujours vivant... Et toujours au même endroit.

Il entra et referma, derrière lui, la porte...

Il glissa le long d'une paroi et s'assit sur le socle de la penderie. Ses mains coururent sur le bois du meuble, elles tâtèrent les panneaux et tentèrent de les repousser, de les écarter...

Inexorablement, l'intérieur de l'armoire se refermait. L'espace diminuait. Il sentait peser sur sa tête le haut du meuble, ses jambes ployaient sous la poussée des cloisons, son corps se recroquevillait. L'air devenait rare, brûlant. Sa trachée-artère était en feu... Il étouffait... Il banda ses muscles... Ses mains sautèrent d'une paroi à l'autre, comme cherchant une issue... Il devait résister, il devait empêcher que les cloisons se rabattent, l'enrobent...

Un vertige le terrassa... Était-il assis au fond d'une armoire ? ... Était-il couché dans son cercueil ?

Il hurla. Un sanglot le secoua, un sanglot qui se transforma en éclat de rire...

Huit ans... Huit ans... Il avait de nouveau huit ans ! ... Et il était de nouveau consigné dans le placard... Le placard... Et toujours ce même point lumineux au milieu de la nuit...

Il colla son œil contre le trou de la serrure.

La chambre était vide. La maison était déserte et silencieuse.

Il n'aurait jamais plus à batailler contre les monstres qui hantent la nuit. Plus personne ne l'enfermerait dans le placard... Plus personne... Son père reposait à sept pieds sous terre.

Il sortit de l'armoire.

La bête immonde, qui avait élu domicile dans les ténèbres, le dévorait. Elle lui avait méticuleusement grignoté les quatre membres. Il n'était plus qu'une tête et un tronc, sans jambes, sans bras.

Le souffle brûlant de l'animal l'enveloppait. Le monstre tentait de le pénétrer. Il essayait de lui forcer l'anus, de lui perforer le nombril...

Il devinait, à l'atroce douleur, que la tumeur se répandait dans sa poitrine. Il sentait l'horrible grouillement se couler le long de son œsophage, gagner son estomac, atteindre son foie... et la nuit lui rongeaient les entrailles.

A chaque inspiration, des lambeaux d'obscurité s'immisçaient en lui. Il en percevait les effets destructeurs sur ses poumons.

Et la nuit enserrait plus violemment encore son frêle corps de vieillard. Et la nuit résonnait d'une palpitation brûlante, d'un tam-tam incessant qui perforait, jusqu'au sang, ses tympanes de vieillard.

La bête lui léchait la cervelle.

Il ne restait de lui qu'une tête, une petite tête toute ridée, écrabouillée par l'étau nocturne et baignant dans une mare de peur, de douleur et de folie... Une tête de mort par sept pieds sous terre.

Iakkhos sortit de la maison, traversa le palier du perron, descendit les marches et monta dans sa voiture. Il quitta la cour gravillonnée à faible allure. La voiture prit de la vitesse quand il traversa le bois. Il ralentit avant de franchir le portail de la propriété.

Lorsqu'il franchit le petit pont, Iakkhos poussa un soupir de soulagement. Il venait de franchir la septième circonvolution. Il pouvait s'éloigner des terres maudites qu'elles encerclaient.

A cette heure-ci, la drogue, qu'il avait administrée à son père sept jours durant, afin qu'il paraisse mort, avait cessé de faire effet. Celui qui l'avait, si souvent, bouclé dans un placard avait dû reprendre conscience au fond de son cercueil, sous sept pieds de terre.



### Quatuor pour un massacre

*Inédit*

#### QUATUOR POUR UN MASSACRE

Taille standard, poids moyen, yeux sans éclat, cheveux ni courts ni longs... Monsieur Jean Batiste Glas était un individu banal, anodin... inexistant ! Et il s'enorgueillissait de l'être !

Après plus de vingt ans de lents et laborieux efforts, de patience, de travail méticuleux, il avait atteint la perfection : la transparence. S'il faut, presque, toute une vie pour construire une personnalité, il suffit, souvent, de quelques secondes pour la détruire.

Monsieur J.B Glas venait d'en faire la triste expérience.

Et depuis il campait au milieu de la scène, sous la lumière crue des projecteurs, sous l'œil noir des gueules des revolvers.

Ce jour-là, J.B avait renoncé au colt python 8 pouces, calibre 357 Magnum. Ses dimensions (359,9 mm de long) et son poids (1694 g) le rendaient inadapté au type d'action qu'il projetait. Aussi s'était-il muni d'un colt python 2,5 pouces, un modèle d'arme plus discret, plus maniable.

Il marchait dans la rue, d'un pas assuré, droit sur sa victime, la main au fond de la poche. Son plan était simple. Quand il croiserait la femme qu'il devait abattre, il brandirait son calibre et lui viderait le chargeur en plein cœur.

Brune, grande et fine, Mademoiselle Licarena était une jeune femme très séduisante, qui faisait rêver plus d'un homme.

Adeptes de l'art photographique, elle consacrait la majeure partie de ses loisirs à fixer pour les générations futures, sur du papier baryté, les images du temps présent. Les moments les plus délicieux de son existence, elle les vivait dans son laboratoire, et qu'elle guettait, avec appréhension, le cliché qui flottait dans le révélateur, lorsqu'elle contemplait, sous la lumière rouge, le résultat de son travail.

Elle était fermement convaincue que l'instantané ne constitue pas une représentation de l'objet, mais qu'au contraire il le re-présente, le rend présent, le révèle le réel. Aussi œuvrait-elle dans ce sens, et mitraillait-elle à tout va, au hasard des rencontres, de la lumière ou des couleurs. Ensuite, dans son laboratoire, à force de travail, d'agrandissements, de découpages et de juxtapositions, jaillissait le réel, s'épanouissait l'invisible réalité.

Elle avait effectué, sur des films 400 Asa, une série de prises de vue, avec un objectif de 300, c'est à dire avec un objectif qui ne couvre qu'un angle de 8°.

Huit degrés de réalité... Soixante-quatre images fixes qui mimaient le mouvement...

Derrière une fenêtre des silhouettes se dessinaient. Brusquement, une des ombres brandissait un couteau. L'autre encaissait le coup...

L'assassin sortait de la maison, inspectait le voisinage...

Sur l'ultime cliché, le regard froid de l'homme fixait sans ciller l'objectif.

Elle marchait dans la rue, lentement, préoccupée par sa découverte. Le meurtrier l'avait-il vue ? N'allait-il pas tenter de la réduire au silence ? Ne valait-il pas mieux qu'elle avise, sans plus tarder, la police ?

Une voix, qui lui demandait l'heure, la tira de ses songes. Elle leva les yeux vers l'inconnu, puis, en bafouillant, le pria de l'excuser, mais elle n'avait pas de montre.

L'homme la dévisagea bizarrement. Elle lui sourit.

En une fraction de seconde, Mademoiselle Licarena avait oublié ses soucis, son œil de photographe avait repris le dessus. Elle était subjuguée par l'aspect inexpressif, incertain, de l'individu qui se dressait devant elle.

Treize ans, blond, Maximilien Rizo était un petit chenapan flanqué d'une bien étrange famille.

Personnellement, il s'en foutait que sa mère quitte l'homme avec qui elle vivait. En fait, pour dire la vérité, il était pour. Il en avait marre de ce type. Toujours à l'emmerder, toujours à lui demander des comptes... Une véritable calamité... Et ça ne s'arrangeait pas ! Maximilien attendait avec impatience les vacances qui se profilaient à l'horizon. Mais une menace obscurcissait l'avenir. Sa mère avait accepté, dans le cas où ses résultats scolaires seraient médiocres, de le confier durant huit jours à cet abruti pour qu'il l'inscrive à un cours privé !

C'était un sale tour... Un sale tour qu'il ne lui pardonnerait pas de sitôt.

Le bulletin de notes était arrivé par le courrier de ce matin. S'il se dépêchait, il pourrait le piquer dans la boîte aux lettres. Il l'y remettrait après les vacances.

Manque de chance, sa mère était déjà passée par là... Ses vacances étaient foutues, il ne partirait pas, il resterait avec cet imbécile...

Trente ans, les traits fatigués, avachis par le mauvais alcool, la bière, le tabac, le froid et la crasse ; la tête sans la moindre oasis d'intelligence, Petit-Jacques semblait bloqué, à tout jamais, dans le firmament d'une vieille défonce.

Des idées, des pensées, des sentiments, on n'en trouvait pas trace chez ce zombie végétal, qui vivait dans ses zoopies, les visions hallucinatoires d'animaux et qui ne s'exprimait que par onomatopées.

Pourquoi J.B Glas n'avait-il pas honoré son contrat ? Pourquoi n'avait-il pas liquidé Licarena ? Peut-être parce qu'il avait humé un parfum étrange ou perçu une odeur diffuse presque enivrante... Peut-être parce qu'il avait été envoûté par un sourire...

Depuis plus d'un mois qu'il fréquentait cette femme, il était devenu méconnaissable. Il était amoureux. A un point tel, qu'il avait oublié la bande de tueurs qui courait après lui.

Licarena attendait J.B assise à la terrasse d'un café. Depuis plus d'un mois qu'elle fréquentait cet homme, son attrait pour lui n'avait cessé de croître...

Maximilien descendait lentement la rue, absorbé par le souvenir de ses vacances, ruisselant d'amour pour sa mère, pour sa maman qui avait intercepté le bulletin scolaire, pour éviter les histoires, pour partir en paix.

Petit-Jacques ne fichait rien, n'allait nulle part, ne pensait à personne. Il circulait, sans but, sur une moto volée, au sortir d'un bar.

Jean Baptiste Glas traversa la rue pour rejoindre Licarena. Un sourire fleurit sur son visage.

Licarena se leva de sa chaise et fit un signe de la main à Jean Batiste.

A cet instant précis, Petit-Jacques déboula dans la rue. Il vit une femme, immobile sur le trottoir, qui tenait négligemment un sac. Il se dirigea droit sur la femme pour lui arracher son sac. Mais le rebord du trottoir dévia la trajectoire de sa bécane. Il percuta de plein fouet Licarena.

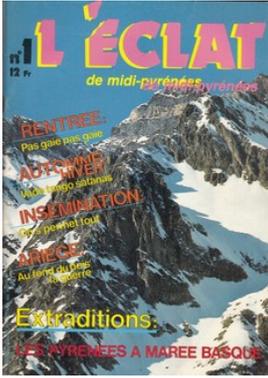
Le choc, d'une rare violence, souleva Licarena. Tel un pantin désarticulé, elle tournoya dans les airs avant de s'écrouler au milieu des chaises, la colonne vertébrale brisée, à hauteur de la dixième vertèbre.

Glas retrouva instantanément ses réflexes de tueur professionnel. Il dégaina son colt python 8 pouces calibre 357 Magnum, mais il n'eut pas le temps d'en faire usage. Une voiture freina brutalement devant lui. Une rafale de pistolet mitrailleur crépita. J.B s'effondra, le thorax déchiqueté par les projectiles, le doigt crispé sur la détente.

Le python cracha son venin d'acier.

Trois balles fendirent l'air. L'une d'entre elles pulvérisa la tête du petit Maximilien.

Petit-Jacques haussa les épaules... Plein gaz, il fonça droit devant... La vie lui appartenait.



### Du rififi rue Gamm.A

*L'éclat de Midi-Pyrénées n°1 -1984*

La quiétude et la joie de vivre régnaient, sans partage, dans la rue Gama, qui baignait dans la douce lumière d'un matin de printemps, d'un de ces matins où le soleil levant caresse les façades balayées par un petit vent suave, chargé des senteurs sucrées de la nature en éveil.

Devant la porte de la résidence « Sines », le concierge, adepte du blanc éclatant, sermonnait, vertement, les petits noirs Ben et Tom qui s'amusaient à quelques mètres de sa voiture.

A la poissonnerie « Alentejo », les ménagères, vêtues de robes imprimées, achetaient du thon ou des moules, ou plus modestement discutaient entre elles, espérant pêcher par-là même des idées. A la laverie automatique, « C'est neuf ? Non c'est lavé ! », qui dressait sa vitrine entre la résidence « Sines » et la poissonnerie « Alentejo », deux bouchers donnaient à laver leur tablier ensanglanté au droguiste.

Sur le trottoir d'en face, un jeune couple branché se prélassait à la terrasse du café « Au grand méchant loup », deux verres de Canada sur la table.

Dans la vitrine de l'horloger, les montres broyaient le temps, et affichaient 11 heures 45.

La sonnerie de l'école expérimentale « Vasco » retentit.

Immédiatement, une nuée de têtes blondes envahit le trottoir, et telle la flaque d'urine d'un chien qui n'aurait pas appris la rue, elle s'étendit sur le pavé. Au milieu de cette ribambelle piaillante, le petit Bob Nux malmenait les tresses d'une rouquine qui riait aux éclats.

L'employée de maison, que Monsieur Nux dépêchait tous les midis et tous les soirs devant l'école, saisit, au grand désespoir de la fillette, le petit Bob par la main et l'entraîna vers l'autre côté de la chaussée.

Hector, le chauffeur, repéra la femme et l'enfant, alors qu'ils s'apprêtaient à traverser la rue. Il tourna la clef de contact.

Ajax et Pâris descendirent de l'auto et se portèrent à la rencontre du petit Bob Nux et de sa gouvernante.

Ajax était sur le point de ceinturer le bambin quand, d'une voiture garée à quelques mètres, émergea un grand escogriffe armé d'un pistolet gros format.

Il jeta un regard affolé vers Pâris. Leur projet avait été découvert ! Des langues malintentionnées s'étaient déliées ! Et la flicaille leur avait tendu un piège ! Ils étaient pris en flagrant délit de kidnapping !

Il n'y avait pas d'autre solution que de dégainer et de faire feu. Ajax tenta de dégager son pétard, mais l'intrus ne lui en laissa pas le loisir. Il lui balança une giclée de plombs qui lui broya le sternum et creusa une large galerie entre son cœur et la rue.

A la vue de ce triste spectacle, le sang de Pâris, fidèle bras droit d'Ajax, ne fit qu'un tour. Il pressa, à deux reprises, la gâchette de son arquebuse. Le grand escogriffe écopa d'un lot de métal en pleine poire.

Malheureusement, celui-ci, avant de s'abattre sur le pavé, eut le temps de chatouiller son revolver. La balle qui en jaillit se ficha entre les deux yeux de Pâris. Dans un ultime sursaut, ce Cyclope des armes à feu appuya, de nouveau, sur la gâchette de son parabellum.

Le projectile traversa la rue, pulvérisa les vitres de la voiture du concierge de la résidence « Sines » et arracha à ce gardien la main droite, qu'il brandissait en direction des petits Ben et Tom qui jouaient au « Sacré numéro », une fois de plus, autour de sa voiture. Alors que la main giflait la face bouffie de la locataire du troisième, descendue seconder, pour la circonstance, le concierge, et zébrait son visage de cinq rayures rougeâtres, tout en dégueulant, dans son corsage, son trop plein de sang, la balle terminait sa

course folle dans la vitrine de la laverie automatique.

Surpris par le vacarme, le droguiste laissa tomber le paquet de lessive dans une machine à laver.

Au même instant, jugeant que le travail du croque-mort était suffisant, Hector passa la première, et, dans un infernal mugissement de moteur, mit les bouts.

La voiture fila à vive allure. Malheureusement, au sortir de la rue Gama, elle percuta une moto qui s'y engageait. La voiture s'immobilisa. La moto bondit par-dessus l'auto et entre ciel et terre désarçonna son conducteur.

Profitant du calme fugace qui venait de s'abattre, le complice du grand escogriffe, qui était sorti de l'auto au même moment que ce dernier, mais que n'avaient remarqué ni Ajax, ni Pâris, ni Hector, expédia un essaim de ferraille en direction du véhicule d'Hector avant de recevoir, sur la tronche, la moto, lasse de jouer à « Pigeon vole ».

Simultanément, le motocycliste, qui venait, lui aussi de décrire une trajectoire parabolique, atterrit sur l'étalage de la poissonnerie « Alentejo ». Les sardines se répandirent sur le carrelage. La clientèle, que cette débauche d'explosions et de cris avait tétanisée, à la vue de ce corps sanglé de cuir au milieu des vertébrés aquatiques fut prise de panique et se précipita vers la sortie. Mais le sol, que la chute des sardines avait rendu glissant, entrava leur fuite, et ce fut le cul par terre que les ménagères débarquèrent sur le trottoir.

Une des balles, qu'avait envoyées le comparse du grand escogriffe, avait percé le réservoir d'essence de la voiture d'Hector et un fin filet de liquide s'était déversé sur l'asphalte. Insensible aux glissements des femmes qui, les fesses mouillées, jonchaient la chaussée, l'essence avait cheminé le long de la rue Gama, jusqu'à un mégot rougeâtre. Les flammes parcoururent le trajet en sens inverse. La voiture d'Hector explosa.

Un morceau de pare-chocs tournoya un moment dans les airs, avant de s'engouffrer dans un des appartements de la résidence « Siles ».

A cet instant précis, l'employeur de Mademoiselle Airham était, presque, parvenu à ses fins. Il venait, après une lutte âpre, d'arracher la culotte à son employée et se préparait à l'embrocher sur son sexe turgescent. L'éclat de fer chromé se figea dans son thorax.

Cinq étages plus bas, la mousse, que dégorgeait la machine où le droguiste voulait laver les tabliers des bouchers, avait envahi l'établissement « C'est neuf ? Non c'est lavé » et provoquait un court circuit qui dégénéra, presque aussitôt en incendie.

Une heure plus tard, Patrick Fonvieux, journaliste d'expérience au Radical, gazette locale de la démocratie, déboulait rue Gama. Il avisa dans la foule le commissaire René Charles de Villemur, et d'un ton railleur, il lui demanda :

- Alors commissaire, encore une bavure ? ...

Avant de répondre, René Charles embrassa du regard la petite rue Gama où grouillaient les services de secours. Ses yeux se posèrent sur le bloc d'immeubles. L'explosion, qui avait conclu l'incendie de la laverie automatique, l'avait partiellement soufflé.

- Oui... murmura-t-il enfin, avant d'ajouter, mais entre truands !

- Entre truands ?

Les bandes d'Ajax et de La-Croix voulaient kidnapper le jeune Bob Nux.



### Une cabine pour tout cercueil

*L'éclat de Midi-Pyrénées n°5 -1985*

Il était d'humeur massacrant. Sur son visage, se dessinaient la colère et la haine qui lui tordaient le ventre.

Et cette merde durait depuis des mois !

Il avait beau protester, à en perdre la voix, menacer, taper du poing sur la table, rien n'y faisait. Invariablement la fonctionnaire lui répondait :

- C'est impossible pour l'instant... Il n'y a plus de lignes disponibles...

Il balançait un coup de pied rageur dans un carton plein d'ordures, arrachant un cri outré à une vieille femme postée derrière une haie de troènes. Il éructait à son adresse une insanité où il était question de bigoudis, d'oignons et de crottes de nez, puis, sans prêter la moindre oreille aux protestations nasillardes de la vieille, il reporta ses pensées sur la jeune préposée au téléphone.

- Quelle conne ! ... Pas moyen de lui faire entendre raison ! ... Aussi plate que conne ! ... Si je la tenais ! ... Je les lui ferais gonfler ses nichons ! ... Et vite !

Il pressa le pas.

- Pour l'instant, il n'y a pas de lignes disponibles, lui avait dit le chef du centre qui avait finalement daigné se déranger.

Saloperie de fonctionnaires... Bande de fainéants ! ... Il aimerait bien savoir ce qui se passait exactement dans ces bureaux des télécommunications. Inutile qu'on lui fasse un dessin, il le devinait parfaitement.

- Toujours à se baisoter, à se tripoter dans les coins...

C'est qu'il était pas bête ! ... Fallait pas lui raconter des histoires ! ... La lui faire !

Parallélépipède à l'armature d'aluminium et aux parois de verre, bloc aux dimensions proportionnées, sculpté dans les nombres de rapports harmoniques, elle voyait et entendait des choses peu banales. Encore que, voir et entendre ne la gênait pas. Non. Ce dont elle souffrait, c'était des coups !

Coups de pieds contre la porte, coups de poing contre sa charpente, horions hargneux sur la fourche, torsions du flexible, hold-up de la caisse... La liste des sévices, qu'elle endurait, s'étoffait chaque jour.

En six mois de carrière de cabine publique, elle avait perdu toutes ses illusions sur le genre humain. Et si, au début, il lui répugnait de répondre aux attaques, maintenant elle rendait tous les coups.

A bout de souffle, ruisselant de sueur, il franchit les derniers mètres qui le séparaient de la cabine téléphonique et, insensible à ses formes parfaites, il poussa la porte.

- Une chance qu'il y ait personne ! ... L'aurait plus manqué que je tombe sur une greluce plus bavarde qu'une concierge ! se dit-il en introduisant une pièce dans la fente.

Nerveusement, il composa un numéro, puis l'oreille collée à l'ébonite, d'où s'échappait un bip-bip interminable, il balaya la rue du regard.

Une jeune femme blonde et frisée cheminait sur le trottoir d'en face. Il l'examina en détail. Elle portait une jupe très courte et d'une transparence quasi absolue. Ses yeux s'immobilisèrent sur la croupe dansante de la femme.

- T'as pas de culotte ! ... s'exclama-t-il. Si j'te tenais ! ... j'te ferais danser du cul ! ... Salope ! ...

Quand la jeune femme eut disparu, il refit face à l'appareil, et comme il jugea que la communication ne s'établissait pas assez vite, il

colla une claque à l'appareil, histoire de lui secouer les contacts.

Immédiatement, les bip-bip cédèrent la place à une voix féminine.

« ...Il vient de sortir à l'instant... »

Une bouffée de colère lui tordit la cervelle. Il raccrocha méchamment.

- Qu'est-ce que c'est que cette merde ! hurla-t-il.

Il recomposa le numéro en maugréant.

- Si j'tenais la bande de fainéants qui s'occupe des cabines... Quelle bande de cons ! ...

« ...Je n'en peux plus, reprit la voix. Je le hais... Il m'a encore frappé... »

L'homme observa, d'un œil soupçonneux, l'écouteur.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ? murmura-t-il, la bouche en cul de poule.

Il recolla son oreille à l'appareil.

Au fil des mots, un sourire égrillard s'épanouit sur son visage. Il venait de surprendre une communication adultérine.

« J'ai hâte d'être dans tes bras... de sentir ton souffle dans mon cou... tes lèvres sur mon corps... »

- Encore une salope qui a le feu au cul ! ... se dit-il.

Cette situation, inédite pour lui, le comblait de bonheur. La respiration saccadée de la femme percutait son tympan et enflammait son imagination. Les palpitations hachées de son cœur se propageaient dans tout son corps, ébranlant jusqu'à son sexe qu'un début d'érection durcissait.

« ...Je suis impatiente de me blottir contre toi... Je meurs d'envie de te sentir sur moi... d'être prise... »

- Enfin des détails croustillants ! ...Mais qui cela peut-il bien être ? se demanda-t-il.

Car depuis le début, ce plaisant incident en fait le troublait, lui gâchait en partie sa jouissance, la voix féminine, qui résonnait dans l'écouteur, qui clamait son amour sur tous les tons, qui vouait son mari aux feux de l'Enfer, ne lui était pas inconnue.

- Qui cela peut-il bien être ? se répéta-t-il.

« Je n'en peux plus ! ... Il me dégoûte ! ... »

« Calme-toi... Hélène ! ... Calme-toi ! »

Hélène ! ... La femme se matérialisa ! La voix avait un visage ! C'était sa femme !

Il faillit réduire en miettes le téléphone.

- Salope ! ... Pute ! ... Me faire ça, à moi ! ... Ah j'ne suis qu'un répugnant salopard ! ... J'vais te les faire avaler une à une tes insultes ! ... Attends que j'te tienne !

« ... Bientôt tu seras dans mes bras... »

- Alors comme ça, pendant que j'm'emmerde au boulot tu te fais brouter la chatte ! ... Sale pute ! ... Pas étonnant que t'aies jamais le temps de faire le ménage ! ...

« ...Viens vite... miaulait sa femme. »

La valse qu'elle allait choper ! ... Il en avait mal aux mains par avance.

Alors qu'il se préparait à raccrocher, il réalisa qu'il ignorait le nom de l'immonde crapule qui sautait sa femme. Il fallait qu'il le sache !

« ...Tu ne peux pas te tromper... »

« Je crois que je le vois... Je crois que c'est lui dans la cabine... »

- Nom de Dieu !

Il tourna la tête à droite, à gauche, s'étira le cou pour mieux fouiller la rue des yeux. Cette infâme ordure se cachait non loin de là, mais où ? La rue était déserte.

« C'est bien lui. Il vient de regarder dans ma direction. »

- Où es-tu fumier ? hurla-t-il.

Il scruta de nouveau les environs. Ses yeux tombèrent sur un camion garé à une dizaine de mètres de la cabine. Le chauffeur semblait l'observer.

Il haussa les épaules. Ce type ne pouvait pas être l'amant de sa femme ! L'amant de sa femme se terrait dans une des maisons avoisinantes et l'épiait par la fenêtre. Il grimaça. Ce n'était que partie remise. Tôt ou tard, il apprendrait son identité.

« Dans quelques instants tu seras veuve... »

Veuve... Elle aimerait bien l'être cette salope. Elle aimerait bien pouvoir s'envoyer en l'air à sa guise...

Veuve ! ...

- Non de Dieu ! s'écria-t-il.

Le sens de ce mot venait d'éclorre dans sa cervelle en ébullition.

Il laissa choir le combiné et se précipita contre la porte.

Mais le panneau de verre ne pivota pas sur ses gonds d'aluminium.

Il eut beau pousser, taper, secouer les montants, la porte ne s'ouvrit pas. Le mécanisme était bloqué. Il était prisonnier de la cabine.

Un ricanement métallifère retentit derrière lui. Terrorisé, il fit immédiatement volte-face. Le rire provenait de l'écouteur qui se balançait faiblement au bout du fil.

« ...Un banal accident de la route... »

La voix avait jailli du téléphone, mystérieusement amplifiée, alors que s'ébranlait le poids lourd garé à une dizaine de mètres. Les yeux exorbités, les bras tendus, comme pour se protéger, il regarda l'énorme masse s'avancer vers lui. Sa vue se brouilla. Il hurla. L'avant du poids lourd se déforma. Les phares s'étirèrent et devinrent des yeux, des yeux bleus comme ceux d'Hélène. La calandre se mua en bouche...

Il se jeta contre la porte, la frappa avec hargne. La cabine vibra...

A bout de forces, il s'effondra et se mit à pleurer. Ses larmes se mêlèrent aux gouttes de sueur qui inondaient sa figure.

Le camion approchait. Les parois de la cabine tremblèrent... Sur la route, le camion passait son chemin.

Une heure plus tard, Hélène vécut les minutes les plus horribles de sa vie.

Alors qu'elle se prélassait au lit avec son amant, comblée de plaisir, saturée de bonheur, le carillon de l'entrée retentit.

Elle n'attendait personne. Ce ne pouvait être que son mari qui rentrait plus tôt que prévu et qui avait oublié sa clef.

- Sors par la fenêtre ! ... cria-t-elle à son ami.

Elle s'habilla précipitamment et alla ouvrir la porte, avec à l'esprit, cette phrase « J'étais au fond du jardin ». Elle découvrit sur son seuil un homme en uniforme.

- Je suis chargé d'une pénible mission... Nous avons découvert, il y a peu, votre mari... dans une cabine téléphonique... Il est mort...

Une crise cardiaque...